

# L'ECOLIER DEVENU MAITRE, OU *LE PEDANT JOUÉ*,

## COMÉDIE

***EN TROIS ACTES ET EN PROSE.***

Composée pour ESSAI du ridicule de caractere inventé par Moliere, & introduit par Goldoni sur les Théâtres d'Italie.

*Représentée à Paris pour la premiere fois, le 6 Novembre 1767, sur le Théâtre de la Barriere du Temple; & à la Foire S. Germain, 1768.*

PRIX. vingt-quatre sols.



*A PARIS.*

Chez CAILLEAU, Libraire, rue du Foin S. Jacques, vis-à-vis les Mathurins, à Saint-André.

M DCC LXVIII.

*AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.*

## *NOTA.*

La division de cette Piece en trois grands Actes, au lieu de cinq, est la même dont on fait communément usage en Italie pour toutes les Comédies en prose.



# INTRODUCTION
## *JUSTIFICATIVE.*

LE titre d'Essai que je donne à cet Ouvrage, est moins un acte de modestie, qu'une obligation dont je m'acquite en faveur de la vérité.

Si je dois des remerciemens au public pour le succès de ma tentative, je dois humblement aussi lui savoir gré de son indulgence pour la témérité de mon entreprise, & plus encore pour la façon dont je l'ai mise en exécution.

Bien des personnes m'ont supposé des motifs de dépit; qui m'excuseroient peut-être; mais qui n'ont jamais eu lieu. On a dit que le mauvais accueil fait à ma Piece; de certains côtés, m'avoit contraint de la prostituer; je ne sais si je me ferai des partisans, quand j'avouerai que ma Piece a passé de mon plein gré à sa destination, sans s'être présentée ailleurs. J'ignore si l'on trouvera bon que je me glorifie de n'avoir épargné ni l'attention, ni les soins, pour rendre cet Ouvrage agréable dans un lieu que le préjugé ne favorise pas; je doute même si l'on me pardonnera d'avoir pensé que le Public, assemblé dans un Théâtre du Marais, ne jugeroit pas moins équitablement que dans les Spectacles de la Ville; mais en supposant que la réussite fasse écouter mes raisons, je devine qu'on me chicanera toujours sur la singularité de mon choix; & c'est sur cet article que je veux tâcher de me justifier.

Un instinct naturel & les circonstances m'ont engagé dans la carriere dramatique; le succès de différens Opéra Comiques, ne m'a pas empêché d'appercevoir combien ce genre d'ouvrage est peu méritoire aux yeux du Public, quoiqu'il soit très-difficile & très-suivi.

J'ai entendu, dès mon enfance, parler de Moliere comme les vieilles gens parlent du tems paſſé. Je m'étonnois qu'on donnât tant de louanges & de regrets à ce peintre de la Nature, & que ſi peu de perſonnes travaillaſſent à l'imiter. Pendant un aſſez long ſéjour que je fis en Italie, je vis repréſenter les Comédies du nouveau genre, établi par Goldoni; j'appris que cet Auteur, déja fameux, avoit trouvé le Théâtre de ſon pays dans l'état de groſſiereté, d'où Moliere avoit tiré le nôtre; & j'obſervai que ce rare génie avoit acquis ſa réputation par les mêmes moyens qui rendent chez nous ſon prédéceſſeur ſi célebre. Je crus appercevoir que l'étude des ridicules étoit la ſource de ſon art, & que la gaïté morale de ſes Ouvrages en faiſoit la réputation & le ſuccès. Ce fut alors que j'entrevis une différence marquée entre *les Fourberies de Scapin* & *les Femmes Sçavantes*, entre *le François à Londres* & *les trois Couſines*, & je démêlai pourquoi la *Métromanie* plaiſoit plus décidément & plus généralement au Public connoiſſeur que la tendre *Cénie*; j'attribuai la raiſon de cette différence à l'amuſement & l'utilité réunis dans les plus accréditées de ces Pieces, & ſéparés dans les autres que je leur comparois, j'eſſayai de remonter au principe de cet aſſemblage ſi néceſſaire, & je m'accoutumai à penſer que ce principe exiſtoit uniquement dans le choix des ridicules les plus frappans; & que leur repréſentation naïve, produiſoit à la fois ſans aucune contrainte, le plaiſir & l'inſtruction du Spectateur, la réputation de l'Ouvrage & la gloire de l'Auteur. Des obſervations réïtérées me confirmerent dans ce préjugé; j'admirois cependant avec vénération les Drames larmoyans, Ouvrage d'une invention ſi merveilleuſe, que le François ne ſait encore où leur touver un nom; mais je jugeois, d'après mon préjugé, que ce n'étoit point des Comédies, parce que le ridicule y manquoit, je trouvois même que la moralité de ces Poëmes ſe devinoit malaiſément, au lieu qu'elle ſe préſente d'elle même dans les Comédies de Moliere,

& dans celle de Goldoni; il me sembloit aussi que les personnages de ces Poëmes modernes étoient souvent, ou trop précieux, ou trop emphatiques, & que leurs discours s'éloignoient du ton simple de la nature, à force de vouloir s'y conformer; cette observation dépend peut-être chez moi d'un vice de caractere; j'ai le défaut de paroître sérieux & d'être un peu bouffon, j'aime à rire, & je préfere la morale qui dilate l'esprit à celle qui le resserre; il me semble que le cœur s'ouvre plus volontiers à la joie qu'à la tristesse, & que l'esprit ne résiste plus gueres quand le cœur est gagné. L'objet de la Comédie étant d'instruire en faisant rire, c'est par cette raison que j'ai choisi, à l'imitation du premier de mes maîtres, un sujet & des caracteres purement ridicules. Le travers que j'ai entrepris de jouer est un des plus communs dans la société. L'éducation décide de nous pour toute la vie : il semble que les parens devroient y donner les soins les plus assidus; mais d'heureuses dispositions deviennent souvent inutiles, par la négligence qu'on met à les cultiver, & quelquefois aussi par l'ignorance & la mauvaise conduite de ceux auxquels on s'en rapporte. Une femme sans éducation, de l'espece de Madame Guillaume, n'acquiert point de lumieres en acquérant des richesses; elle n'y gagne que des airs d'autant plus ridicules, qu'il convient moins à ces expressions & à ses manieres : une femme de ce caractere croit avoir tout fait quand elle a mis un Précepteur auprès de son fils. Pourvû que M. l'Abbé ne quitte pas Monsieur son éleve, & qu'il fasse des avanies de tems en tems, on ne s'inquiete point si l'esprit du jeune homme est orné, si ses mœurs se forment, il suffit qu'il ait un Précepteur à ses trousses pendant plusieurs années; qu'au bout du tems il soit un sot, peu importe, Monsieur sera riche, c'est tout ce qu'il lui faut. Les conséquences dangereuses de cette impertinente morale ont frappé mon esprit, c'est là-dessus que j'ai fondé toute ma Piece; j'ai pris mes caracteres principaux & leurs

contrastes dans plusieurs sociétés ; les incidens même sont copiés d'après la nature, j'ai pris le soin le plus particulier de la consulter en tout, & j'ai lieu de m'en applaudir. J'ai vû plusieurs de mes originaux se divertir beaucoup de leur copie, & c'étoit le succès le plus flatteur que je pouvois attendre, même sur le premier de nos Théâtres ; mais si le succès m'engage à révéler aujourd'hui le secret de mon entreprise, la crainte de l'événement m'a rendu plus timide au moment de l'exécuter ; j'ai craint les préjugés des Comédiens, qui par trop de délicatesse, ralentissent souvent l'ardeur d'un Auteur en tronquant son Ouvrage ; d'un autre côté, j'ai craint le Public. Toute la France évoque aujourd'hui l'esprit de Moliere ; mais si Moliere répondoit sur son ton d'autre fois, ce pourroit bien être à la honte de son ombre ; non seulement on ne lui pardonneroit pas *les tettons de la nourrice*, *la matiere louable d'un malade*, *les puces qui inquietent Agnès pendant la nuit ;* mais peut-être se déchaîneroit-on aussi contre les répétitions fréquentes de *qu'alloit il faire dans cette galere :* que savons-nous si l'on épargneroit même *les beaux yeux de ma cassette ;* car le stile élégant des Comédies a civilisé nos oreilles jusqu'à tel point, quelles s'offensent aujourd'hui de la naïveté la plus vraie, comme d'une platitude. Il faut de l'épigramme partout, & l'épigramme est le fléau du génie dans les Ouvrages de longue haleine. Le caractere de Madame Guillaume a fait au Théâtre tout l'effet que j'en attendois ; il est vrai que l'Actrice qui la représente, s'en acquite de maniere à faire excuser bien des défauts de l'Auteur ; mais c'est, je crois, le rôle qu'on auroit le plus attaqué parmi les Comédiens ; j'aurois ôté volontiers *les cérémonies plates comme l'épée de Charlemagne*, & deux ou trois autres proverbes que des gens de goût ont trouvé un peu trop bas à la représentation ; mais j'aurois tenu ferme pour le reste, par l'idée que je me suis faite de l'excellence du ton de Madame Jourdain, & du bon effet de ses façons de parler communes & prover-

biales. J'aurois crû altérer le caractere de Madame Guillaume en la rendant plus polie ; & l'affectation précieuse de l'autre Bourgeoise, bien loin de faire effet, n'auroit pas même été sentie. J'ose donc me savoir gré d'avoir suivi en cela mon opinion ; je saisis cette occasion pour remercier mes Acteurs de leur complaisance à mon égard, & les complimenter de la surprise agréable qu'ils ont causée au Public, peu prévenu jusqu'alors en faveur de leur capacité ; si quelqu'un d'eux fait moins bien que je ne le desirerois, je m'en prens à l'obstination bien moins qu'à l'habitude. Je souhaite que l'impression de cet Ouvrage soit aussi favorablement reçue que la représentation. J'ai tâché d'accorder la plaisanterie avec les bonnes mœurs, & je n'aurois jamais écrit, si j'eusse cru cet accord impossible ; je ne me plaindrai point si j'amuse, mais je serai transporté de joie & je chérirai mon travail, s'il a le bonheur de paroître utile.

## *APPROBATION.*

J'ai lû par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, *l'Ecolier devenu Maître, ou le Pédant joué*, Comédie en trois Actes, à Paris, ce 21 Octobre 1767.

MARIN.

## *PRIVILEGE DU ROI.*

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé, André-Charles CAILLEAU, Libraire, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer, & donner au Public ; *les Œuvres de Théâtre de M. Q***.*

s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A ces Causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes: Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéissance, A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles: Que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier, & beaux caractères; que l'impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, a peine de déchéance de la présente Permission; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre un dans celle dudit sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier, & Garde des Sceaux de France le Sieur de Maupeou: le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayants-causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemnt Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, sur ce réquis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes réquis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le seiziéme jour du mois de Décembre, l'an mil sept cent soixante-sept, & de notre regnè le cinquante-troisieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

*Registré, sur le Registre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris. N°. 1700, folio 343, conformément au Réglement de 1723. A Paris ce 8 Janvier 1768.*

Ganeau, *Syndic.*

L'ECOLIER

# L'ÉCOLIER

*DEVENU MAITRE,*

OU

*LE PÉDANT JOUÉ*

FARCE COMIQUE,

*EN TROIS ACTES ET EN PROSE.*

# PERSONNAGES.

JULIE, *fille de Madame Bertrand, amoureuse de Valere.*

VALERE, *jeune Officier, amoureux de Julie.*

M.me BERTRAND, *Procureuse & jeune veuve retirée dans sa Terre.*

M.me GUILLAUME, *Bourgeoise opulente, mere de M. Fanfan.*

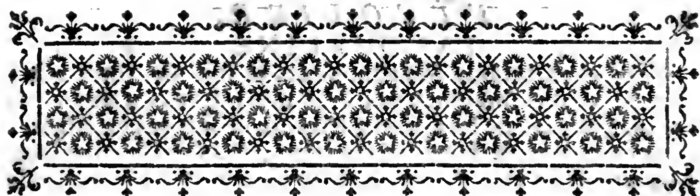
M. FANFAN, *Fils de Madame Guillaume.*

M. TULLIUS, *Précepteur de M. Fanfan.*

LA FRANCE, *Valet de Valere, demeurant chez Madame Bertrand, déguisé en femme de chambre sous le nom de Poulette, & aimée de Tullins.*

JACQUELINE, *femme de chambre de Madame Guillaume; amoureuse de La France.*

*La Scene est à la campagne, dans une salle de la maison de Madame Bertrand.*



# L'ÉCOLIER DEVENU MAITRE, OU LE PÉDANT JOUÉ, FARCE COMIQUE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

JULIE, JACQUELINE, *tenant un paquet & une Lettre.*

JULIE, *avec impatience.*

LAISSEZ-moi, Jacqueline, encore un coup; laissez-moi, je ne veux rien accepter de M. Fanfan, ni de madame Guillaume; tenez-vous pour dit, qu'ils m'ennuient tous deux au de-là de l'imagination, & que j'aimerois mieux fuir à cent lieues, que d'être jamais la belle-fille de Madame Guillaume.

JACQUELINE.

Si vous ne voulez point des rubans, lisez au moins les vers latins que M. Fanfan vous envoie.

JULIE.

Qu'il garde ses vers latins, & dites-lui de ma part, en bon françois, qu'il me laisse tranquille, & qu'il cherche fortune ailleurs.

JACQUELINE.

Vous avez raiſon, Mademoiſelle, je ſuis de votre avis ; ainſi ne vous contraignez pas avec moi ; ſi vous n'aimez pas mes maîtres, je ne les chéris gueres. Je ne ſuis pas médiſante, mais en qualité de bonne domeſtique, je publie leurs défauts avec un plaiſir incroyable. La mere eſt une groſſe Marchande de foin, qui mériteroit d'en manger; bavarde, arrogante, ſans éducation, parlant groſſierement, agiſſant de même ; le fils eſt un vrai commencement d'idiot que ſon Précepteur acheve: enfin, cela n'a d'autre mérite que la richeſſe, & je conviens qu'une demoiſelle comme vous, n'eſt pas faite pour une alliance ſemblable ; tranchons le mot, tenez, je puis vous être utile, ouvrez-moi votre cœur, Mademoiſelle, je ſais déja une partie de vos ſecrets.

JULIE.

Et que ſavez-vous, s'il vous plaît ? Que voulez-vous dire ?

JACQUELINE.

D'abord qu'il y a par le monde un certain M. Valere, fort aimable Cavalier, employé au ſervice, iſſu de Procureur comme vous, & que je ſoupçonne de ne pas vous être indifférent; n'ai-je pas deviné juſte?

JULIE.

Défiez-vous de votre pénétration, elle m'offenſe, & vous abuſe.

JACQUELINE.

Vous me le dites d'un ton qui m'encourage, en vérité, à la croire infaillible, mais pourſuivons ; ce M. Valere avoit un domeſtique, nommé la France, fort brave garçon, qui me faiſoit la cour, & que j'aurois déja épouſé, ſans une affaire dans laquelle il eſt intéreſſé pour le ſervice de ſon maître. Ne connoiſſez-vous pas ce la France, Mademoiſelle?

JULIE.

Et d'où voulez-vous que je le connoiſſe ; quelle autre que vous, auroit eu la hardieſſe de venir m'en parler ?

JACQUELINE.

Excuſez, Mademoiſelle, je penſois que Poulette auroit pû vous en donner des nouvelles.

JULIE.

Poulette, dites-vous ?

JACQUELINE.

Mais oui, Poulette, la femme de charge de ce Château, eſt-ce que vous ne la connoiſſez pas non plus ?

JULIE, *à part.*

Seroit-elle inſtruite, ou veut-elle m'embarraſſer ? Tenez, Jacqueline, finiſſons cet entretien.

JACQUELINE.

Eh ! mort de ma vie, Mademoiselle, finiſſez vous-même de m'impatienter, & ne perdez pas de bons amis par une diſſimulation inutile. Puiſqu'il faut vous parler net, la France eſt ici pour les intérêts de votre amant ; il s'eſt introduit auprès de Madame votre mere, qu'il ſert en qualité de femme de charge, ſous le nom de Poulette. Voilà ce que vous ſavez. La France a déja gagné ſur madame votre mere de retarder le mariage projetté entre vous & M. Fanfan, & nous nous entendons tous deux pour vous faire épouſer votre amant ; voilà ce que vous ne ſavez pas, & que j'aurois dû vous cacher pour vous punir de votre diſcrétion. Trouvez-vous à préſent que je ſois bonne à quelque choſe ?

JULIE.

Ah ! ma chere Jacqueline, je vous demande pardon ; parlez plus bas, ma chere amie, gardez-moi le ſecret.

JACQUELINE.

Votre chere amie ? c'eſt M. Valere qui me vaut cette douceur-là.

JULIE.

Prens garde ſurtout de rien laiſſer ſoupçonner à ma mere.

JACQUELINE.

Oh ! ne craignez rien, nous connoiſſons auſſi ſon caractere ; c'eſt une dame à beaux ſentimens, qui ſe pique de pénétration & de beaucoup d'uſage. La France a profité de ſon foible, pour l'indiſpoſer contre ma maîtreſſe, & je ne doute pas qu'il ne les conduiſe à une rupture ouverte, ſi M. Valere n'arrive pas inceſſamment comme il nous l'a fait eſpérer.

JULIE.

Quoi, Valere doit venir ici !

JACQUELINE.

Il arrivera peut-être aujourd'hui.

JULIE.

Seroit il poſſible, aujourd'hui ?

JACQUELINE.

Oui vraiment, peut-être tout à l'heure.

JULIE.

Ah ! ma chere, ſi tu dis vrai, je ſuis au comble de la joie, embraſſe moi pour cette bonne nouvelle.

JACQUELINE.

Voici votre mere.

JULIE.

Ne dis rien.

JACQUELINE.

N'ayez pas peur.

## SCENE II.

JULIE, JACQUELINE, M.me BERTRAND.

M.me BERTRAND, *d'un ton composé.*

Que veulent dire ces transports, ma fille?

JULIE.

Rien, ma mere.

M.me BERTRAND.

Passez de ce côté, Jacqueline, & qu'il ne vous arrive plus d'être aussi familiere avec ma fille; si votre maîtresse n'a pas assez d'usage pour se faire respecter, sachez que je ne lui ressemble pas. Quel étoit le sujet de votre colloque?

JACQUELINE.

J'apportois un nœud de rubans à Mademoiselle de la part de ma maîtresse.

M.me BERTRAND.

Il falloit vous en tenir à votre commission; qu'avez-vous fait de ces rubans, ma fille, où sont-ils?

JACQUELINE.

Mademoiselle n'en aime pas la couleur, Madame, elle me les a rendus.

M.me BERTRAND.

Ce n'est point vous que je questionne; une domestique doit attendre qu'on l'interroge, & se tenir dans la réserve la plus respectueuse quand on ne lui parle pas. Et vous, Mademoiselle, pourquoi faire une impolitesse à une femme que je reçois à ma Terre Seigneuriale; Quelle idée voulez-vous qu'on prenne de mon savoir vivre? Il peut se faire que ce présent soit fort commun; n'importe, vous deviez le recevoir: on force les gens aux égards par les procédés honnêtes qu'on a pour eux.

JACQUELINE, *à part.*

Article important pour la civilité puérile.

M.me BERTRAND.

Que dites-vous encore?

JACQUELINE.

Je m'exhorte à la réserve, Madame.

M.me BERTRAND.

Il faut vous exhorter tout bas. Donnez moi ces rubans.

JACQUELINE.

Les voilà.

M.me BERTRAND.

Quel est ce papier, s'adresse-t-il à Julie?

JACQUELINE.

Oui, Madame, ce sont des vers latins de M. Fanfan.

M.me BERTRAND.

Donnez donc, pourquoi ne m'en parliez-vous pas?

JACQUELINE.

C'est qu'ils ne valent sûrement rien.

M.me BERTRAND.

Et qui vous l'a dit; est-ce que vous entendez le latin?

JACQUELINE.

Non, Madame.

M.me BERTRAND.

Pourquoi décidez-vous donc sans connoissance? Voyons ces vers; (*elle ouvre le papier.*) Vous direz à madame Guillaume, que ma fille est très-contente de son présent.

JULIE.

Mais cela n'est pas vrai, ma mere.

M.me BERTRAND.

Taisez-vous, ma fille, vous direz aussi à M. Fanfan que je trouve ses vers très-jolis.

JULIE.

Est-ce que vous entendez le latin, ma mere?

M.me BERTRAND.

Votre réflexion est impertinente, Mademoiselle: allez, Jacqueline; dites ce que je vous recommande à Madame Guillaume, & que je l'attendrai ici dans un quart d'heure pour déjeûner.

JACQUELINE.

Oui, Madame. (*elle s'en va.*)

M.me BERTRAND. *l'arrêtant.*

Dites aussi à Poulette qu'elle tienne le caffé prêt.

JACQUELINE.

Oui, madame. (*elle veut s'en aller.*)

M.me BERTRAND.

Ecoutez, vous prierez M. Tullius de passer ici seul tout à l'heure, si cela lui est possible.

JACQUELINE.

Oui, Madame.

M.me BERTRAND.

Allez, mon enfant.

JACQUELINE.

Madame n'oublie-t-elle pas quelque commission?

M.me BERTRAND.

Non, faites seulement celles dont je vous ai chargé.

JACQUELINE, *à part.*

C'est bien assez d'ouvrage. *Elle sort.*

## SCENE III.

M.me BERTRAND, JULIE.

M.me BERTRAND.

SAVEZ-vous, Julie, que vous êtes d'un neuf étonnant, vous ne vous formez point; vous m'interrompez, vous me démentez.

JULIE.

C'est que je suis franche, ma mere, vous faites des complimens pour des choses qui n'en valent pas la peine, & que vous n'avez seulement pas regardées.

M.me BERTRAND.

Apprenez que je ne fais rien sans raison, & que l'usage des gens de distinction, est de cacher leurs sentimens sous des dehors obligeans; c'est ce que je fais avec Madame Guillaume. Je sais que c'est une femme fort grossiere; mais elle possede une fortune considérable, de laquelle son fils doit hériter. Pourquoi vous obstinez-vous à fuir ce jeune homme? Pourquoi vous plaisez-vous à le mortifier par des manieres malhonnêtes?

JULIE.

C'est, ma mere, que je n'aime point les sots, & vous avez trop d'esprit pour ne pas convenir que ce M. Fanfan est d'une stupidité ridicule.

M.me BERTRAND.

Point du tout. C'est un fruit tardif, que je crois de bon acabit, & qui promet beaucoup de sa maturité. Est-ce que votre pere n'étoit pas tout de même?

JULIE.

Justement, ma mere, il étoit tout semblable; aussi n'a t-il point changé, & vous lui reprochiez encore un mois avant sa mort qu'il étoit un imbécile.

M.me BERTRAND.

C'étoit une façon de parler familiere entre nous, à laquelle vous n'auriez pas dû faire attention; au reste sachez que votre pere avoit des qualités cachées, mais précieuses, & qui valent bien, pour une femme, tout le brillant d'une imagination vive, & d'un esprit orné; vous apprendrez cela quelque jour, ma fille.

JULIE.

Ce ne sera pas M. Fanfan toujours.

M.me BERTRAND.

Vous aimeriez mieux Valere, n'est-ce pas ?

JULIE.

Oh ! oui, ma mere.

M.me BERTRAND.

Je vous ai défendu d'y songer.

JULIE.

Il m'est impossible de vous obéir.

M.me BERTRAND.

Et pourquoi donc, s'il vous plaît ?

JULIE.

C'est que je ne pourrai jamais me résoudre à devenir la femme d'un homme qui n'a pas fini ses premieres classes à plus de vingt ans, & qu'un Précepteur menace tous les jours des étrivieres.

M.me BERTRAND.

Taisez-vous, Mademoiselle, vos obstinations finiroient par me déplaire. Allez achever votre toilette.

---

## SCENE IV.

M.me BERTRAND *seule.*

J'AI besoin de toute ma prudence avec cet enfant-là. Je voudrois que son mariage avec M. Fanfan pût se terminer, & j'ai des idées contraires qui me font presque desirer qu'il ne se décide point. Les sentimens du jeune homme m'intéressent & m'inquiétent ; mais j'apperçois le Précepteur.

---

## SCENE V.

M. TULLIUS, M.me BERTRAND.

M.me BERTRAND.

APPROCHEZ, M. Tullius, je vous attendois avec impatience.

TULLIUS.

Je me suis empressé d'accourir avec vélocité, Madame, pour savoir en quoi mon zèle respectueux peut avoir le bonheur d'être utile au service de Madame.

M.me BERTRAND.

Asseyez-vous, M. Tullius.

TULLIUS, *faisant des révérences.*

Madame.

M.me BERTRAND.

Asseyez-vous donc, je vous prie.

TULLIUS.

Madame, le respect que j'ai pour Madame.....

M.me BERTRAND.

Faites-moi donc la grace de vous asseoir, car vous m'obligeriez à me tenir debout.

TULLIUS, *s'asseyant.*

Ah! Madame, tant s'en faut que je le permette.

M.me BERTRAND.

Est-ce que les cérémonies & la timidité conviennent à un homme de votre mérite? Rendez-vous plus de justice.

TULLIUS.

La Sagesse se défie de soi-même, Madame; d'ailleurs la gravité de mon ministere, & la circonspection de mes principes.....

M.me BERTRAND.

Laissons-là votre ministere & vos principes. Monsieur Tullius, vous ne parlez point à une écoliere.

TULLIUS.

Tant s'en faut que je le croi. Madame; des attraits aussi beaux que les vôtres commandent à la férule, & n'y sont point soumis.

M.me BERTRAND.

C'est une galanterie que je vous arrache, mais elle est déplacée. Quand on est veuve à trente-trois ans, avec une fille de dix-sept, on n'est plus jeune, Monsieur Tullius.

TULLIUS.

On est mieux, Madame: la vie humaine est comparée par divers Philosophes, à un festin; & dans tous les repas, Madame, vous savez que le moment le plus délicieux n'est pas aux premiers services, c'est entre la poire & le fromage.

M.me BERTRAND.

Vous avez de l'esprit, Monsieur Tullius, & je vous fais gré de vos honnêtetés; mais il ne s'agit point de cela. J'ai, comme vous savez, beaucoup de considération pour Madame Guillaume, & de l'amitié pour son fils; dites-moi franchement ce que vous pensez de ce jeune homme?

TULLIUS.

C'est un méchant sujet, Madame, je l'ai vu docile pendant neuf années; mais depuis son séjour chez vous, je ne le reconnois plus.

M.me BERTRAND.

Vous m'étonnez, je lui trouve l'air doux cependant; il n'ose parler, la moindre chose l'intimide.

TULLIUS.

Vous vous trompez, Madame, sa douceur n'est que simulée; le salpêtre & la poudre ont moins d'activité que sa cervelle. Hier il jetta son livre par terre en ma présence: ce matin, j'ai eu toutes les peines du monde à lui faire écrire les vers pour Mademoiselle Julie, & ce soir je frémis dans l'attente des excès nouveaux où son humeur rétive pourra l'emporter.

M.me BERTRAND.

Je ne vois pas que ces prétendus excès soient de si grande conséquence; cependant, dites-moi, à quoi vous attribuez ces distractions?

TULLIUS.

Je n'ose vous l'avouer.

M.me BERTRAND.

Seroit-ce par hazard quelque passion?

TULLIUS.

Hélas! Madame, j'ai lieu de le croire; devois-je attendre que les yeux de Tullius seroient témoins d'une pareille licence: moi qui n'ai jamais cessé, par mes leçons & par mes exemples, moi, dis-je, qui n'ai jamais cessé d'inspirer à ce petit coquin l'aversion la plus exacte pour les femmes & l'amour.

M.me BERTRAND.

Vous avez eu tort, Monsieur Tullius, il y a un milieu dans tout: un jeune homme de vingt ans doit être instruit différemment; d'ailleurs vous savez que votre disciple doit épouser ma fille.

TULLIUS.

Ce n'est pas Mademoiselle Julie qui le trouble, & j'ignore jusqu'à présent quel est l'objet qui produit ses vertiges; mais je le découvrirai, Madame, assurément, & j'ai déja des soupçons.

M.me BERTRAND.

Et sur qui?

TULLIUS.

Je vous offenserois peut-être en nommant quelqu'un de votre maison.

M.me BERTRAND.

Et pourquoi? si ces sentimens sont venus d'eux-mêmes, & si personne ne les entretient.

TULLIUS.

Il est vrai, Madame, que Mademoiselle Poulette n'a pas

encore paru y faire attention ; c'eſt une fille d'une vertu, d'un merite ſi rare, d'une retenue ſi exemplaire. Mais je ne lui paſſerai point cela, Madame ; ſi le petit coquin a jetté ſes vues de ce côté-là, je vous réponds que ſon audace ſera rigoureuſemenr punie, je vous en réponds.

M.me BERTRAND.

Il me paroît que vous prenez à cela un interêt bien vif.

TULLIUS.

C'eſt le zele de mon miniſtere, Madame ; ſi le crime eſt avéré, il faut que juſtice ſoit faite, *caſtigabitur*, il ſera puni, & je lui apprendrai qu'un Ecolier ne doit jamais devenir amoureux ſans la permiſſion de ſon Précepteur.

M.me BERTRAND.

Ecoutez, Monſieur Tullius, vous n'êtes point ſûr encore ; le jeune homme aime peut-être quelqu'un qui lui convient mieux que Poulette.

TULLIUS.

Je le ſouhaite, Madame, & en ce cas, je verrrai à modérer mon reſſentiment ; mais ſi c'eſt ce que je penſe..... Pardonnez, Madame, j'apperçois la ſeduiſante enchantereſſe, permettez que je me retire.

M.me BERTRAND.

Quoi, vous craignez auſſi les charmes de ma femme de charge ? venez, Poulette, & raſſurez M. Tullius, il a peur que vous ne le rendiez amoureux.

---

## SCENE VI.

### POULETTE, M.me BERTRAND, TULLIUS.

POULETTE, *tenant un cabaret garni de taſſes.*

Et il oſe vous faire, Madame, ce ridicule aveu ?

TULLIUS.

Pardonnez, Mademoiſelle, un ſcrupule qui ne vous fait qu'honneur.

POULETTE.

Tu bleu, voilà un plaiſant honneur : Pour qui me prenez-vous, Monſieur le Jocriſſe ?

TULLIUS.

Mais, Mademoiſelle.

POULETTE.

Mais, M. le Docteur, apprenez qu'une fille de mon eſpece n'eſt pas faite pour écouter les fleurettes des hommes ;

& rendez grace à la présence de ma Maîtresse, si je ne vous dévisage pas.

M.me BERTRAND.

Modérez-vous, Poulette : Retirez-vous, Monsieur Tullius.

POULETTE.

C'est ce qu'il peut faire de mieux.

TULLIUS.

Quelle verte amazone ! que cette Poulette.

POULETTE.

Je crois que vous me regardez encore, M. le Pédant ?

*Tullius sort.*

---

## SCENE VII.

### M.me BERTRAND, POULETTE.

M.me BERTRAND.

Vous êtes vive, Poulette.

POULETTE.

Comment donc, Madame, peut-on l'être trop sur certains chapitres ? Oh ! vous ne me connoissez pas.

M.me BERTRAND.

Pardonnez-moi, je vous connois très-bien.

POULETTE.

Pas tant que vous le pensez, Madame.

M.me BERTRAND.

Laissons cela, & dites moi si Madame Guillaume va descendre déjeûner.

POULETTE.

Autre originale. Cette bégueule est scandalisée que vous ne soyez venue savoir auparavant comment elle a passé la nuit, & elle ne descendra pas que vous n'y veniez.

M.me BERTRAND.

Il faudroit ne s'occuper que de cette femme : Les gens sans politesse ne trouvent jamais qu'on leur en fasse assez.

POULETTE.

C'est que vous êtes trop bonne aussi, Madame; si c'étoit moi, allez, il y a longtems que j'aurois envoyé paître tous ces animaux-là ; c'est bien une femme comme vous qui doit se soumettre à prévenir une Madame Guillaume. Voyez un peu cette impertinente, qui s'avantage de votre complaisance, jusqu'à vouloir que vous vous trouviez à son lever. Une Procureuse au lever d'une Marchande de foin ! ne fau-

dra-t-il pas aussi que vous lui serviez de femme de chambre ? Mort de ma vie, Madame, faites sentir ce que vous êtes, montrez votre supériorité, & ne laissez pas dire à tout le monde que Madame Bertrand, avec tout son mérite & sa Terre Seigneuriale se trouve trop heureuse d'avoir M. Fanfan pour gendre.

M.me BERTRAND.

Vous avez du bon sens, Poulette; cependant modérez le zèle que vous me témoignez; il faut réfléchir avant de prendre un parti. Avez vous vû le jeune homme ce matin; que fait-il ?

POULETTE.

Ah ! pardi ! ce qu'il fait à l'ordinaire, Madame.

M.me BERTRAND.

Mais encore ?

POULETTE.

Des imbécillités, des sottises. Il a pris le tems de l'absence de son Précepteur pour aller au jardin cueillir un bouquet, je ne sais pas quel étoit son dessein; mais tout en faisant sa botte, je le voyois regarder aux fenêtres de votre appartement, avec des soupirs, des extases, & d'autres démonstrations de tendresse à faire pitié, & à faire mourir de rire.

M.me BERTRAND.

Le singulier garçon. A-t-il vu ma fille ?

POULETTE.

A propos, j'oubliois de vous dire qu'il en a pensé mourir de frayeur.

M.me BERTRAND.

Et comment donc ?

POULETTE.

Mademoiselle Julie s'est rencontré sur l'escalier, comme M. Fanfan descendoit; à sa vue, mon bénet a regrimpé les degrés quatre à quatre, s'est enfui dans sa chambre, & en a fermé la porte sur lui, comme si le diable eût été à ses trousses.

M.me BERTRAND.

Il a de l'antipathie pour ma fille, cela est sûr; mais je vais chez sa mere. Poulette, tenez le déjeûner prêt, nous ne tarderons pas à descendre.



## SCENE VIII.

POULETTE.

Qu'est-ce que cela veut dire? Je croyois que mes discours & mon récit alloient augmenter la discorde entre ces deux femmes, & point du tout, celle-ci en devient plus douce & plus humaine que je ne l'ai jamais vu. Il y a là-dessous quelque mystere que je ne connois pas; mais ventre bleu..... J'entens du monde.

## SCENE IX.

POULETTE, JACQUELINE.

POULETTE.

Bon, ce n'est que toi, Jacqueline?

JACQUELINE.

Qu'appelles-tu, faquin, ce n'est que moi, est-ce que tu me comptes pour rien?

POULETTE.

Parbleu oui, je craignois que ce ne fût le Précepteur, & j'avois fait un apprêt de grimaces femelles qui n'est pas de mise entre nous. As-tu quelque nouvelle à m'apprendre?

JACQUELINE.

Tu mériterois que je ne t'en dise rien pour te punir.

POULETTE, *riant.*

Pour mé punir? Vas, mon enfant, si la rancune t'empêchoit de parler, la pénitence retomberoit sur toi.

JACQUELINE.

Parles-donc, maraut, que veux-tu dire?

POULETTE.

Vas-tu te fâcher? Je m'en vas.

JACQUELINE.

Ecoutes-donc.

POULETTE.

Tu vois bien que tu me rappelles.

JACQUELINE.

Tu es bien heureux que l'affaire soit de conséquence, car je ne te dirois mot.

POULETTE.

Eh bien ! ne dis rien ; contente-toi, ma charmante, je m'en vas moi.

JACQUELINE, *d'un ton d'impatience.*

Resteras-tu ?

POULETTE.

Je reviens pour la seconde fois, mais prens garde à la troisieme.

JACQUELINE, *précipitamment.*

Ton Maître vient d'arriver, il est descendu à l'Auberge du Cheval blanc, il n'a eu que le tems de se débotter ; on dit qu'il est en deuil, je ne sais pas de qui ; mais il se porte bien, il va venir ici, & il a envoyé un exprès pour nous en avertir pendant qu'il se repose de la fatigue de son voyage Ainsi.....

POULETTE.

Reposes-toi aussi, mon enfant : où est cet exprès ?

JACQUELINE.

Il est parti, mais Valere voudroit avoir un entretien avec Julie avant de se présenter à sa mere, comment ferons-nous pour le lui procurer.

POULETTE.

Ma foi je n'en sais rien ; qu'il vienne, nous verrons à le satisfaire : vas-t'en cependant prévenir Julie.

JACQUELINE.

J'y vais, mais auparavant, dis-moi ce que te veut M. Tullius. Tu m'as prise pour lui quand je suis entrée, il sembloit que tu l'attendisses.

POULETTE.

Respectez ce mystere Mademoiselle.

Quand il sera tems, je saurai vous l'apprendre.

JACQUELINE.

Et quand me l'apprendras-tu ?

POULETTE.

Eh ! parbleu, quand je le saurai ; tu es bien pressée, la déclaration n'est pas faite ; cependant prépares d'avance un hommage très-distingué au pouvoir de mes attraits. J'ai lieu de croire que mon triomphe ne sera pas longtems équivoque, & qu'il sera brillant.

JACQUELINE.

Et quel est donc l'adorateur prétendu de tes charmes puissans ?

POULETTE.

Devines.

JACQUELINE.

JACQUELINE.

Que sais-je moi, est-ce le Vacher?

POULETTE.

Fi donc.

JACQUELINE.

Le Berger?

POULETTE.

Allons donc.

JACQUELINE.

Le Jardinier, le Cocher?

POULETTE.

Mieux que cela.

JACQUELINE.

Eh! qui donc? Le Sonneur? Le Bedeau? Le Marguillier?

POULETTE.

Mieux que tout cela, je te dis, mieux que tout cela.

JACQUELINE.

Mais, dis-moi donc à la fin; car je suis lasse de deviner.

POULETTE.

Les Grecs & les Latins sont attachés à mon char, la froideur rébarbative du Précepteur de M. Fanfan a changé de nature au feu de mes beaux yeux.

JACQUELINE.

Quoi! M. Tullius seroit amoureux de toi?

POULETTE.

Il en extravague, en conscience; ce n'est pas pour me vanter, mais depuis huit jours, c'est un plaisir de voir ses empressemens auprès de moi; il s'échappe tant qu'il peut de son disciple pour me rendre des soins; il me suit partout, au grenier, à la cave, à la basse-cour; il descend mon bois, il monte mon vin, porte à manger aux dindons; j'ai beau le rebuter, lui dire des duretés, des injures mêmes, il tient bon, il revient de plus belle, & je crois qu'on l'assommeroit plutôt que de l'y faire renoncer; je veux m'en donner le plaisir.

JACQUELINE.

As-tu dis cela à Madame?

POULETTE.

Je n'ai garde vraiment: ne t'avise pas d'en parler non plus; car je n'aurois plus d'amoureux, & il faudroit que tu m'en rendisses un autre; oui, je ne sais pas si c'est le caractere attaché à l'habit féminin, mais c'est un si grand contentement pour moi de voir un pauvre diable se damner à mon honneur & gloire, que je mourrois d'ennui à présent si cet amusement-là venoit à me manquer; ainsi garde le secret exactement, je t'en prie.

JACQUELINE.

Ne t'inquietes pas, je servirai même de confidente à ton Pédant, mais c'est à condition que tu me rendras compte de tout, car je suis curieuse.

POULETTE.

Je te le promets : en attendant, vas prévenir Julie, & si Valere vient, avertis moi. Tiens voilà justement mon soupirant.

JACQUELINE.

La belle conquête !

POULETTE.

Ne ris donc pas, morbleu, tu gâteras tout.

## SCENE X.

### TULLIUS, POULETTE, JACQUELINE.

TULLIUS.

Je vous demande pardon, Mademoiselle, je croyois trouver ici Madame ; mais puisqu'elle n'y est pas, je me retire.

JACQUELINE.

Pourquoi donc? Voilà Mademoiselle Poulette, mais je vois bien que je vous gênerois ; adieu Monsieur Tullius, je suis de vos amies. Je ne sais pas si c'est que votre pérruque est mieux mise, mais vous avez aujourd'hui une certaine phisionomie si séduisante, que vous feriez ma conquête si je ne m'en allois pas. Adieu Monsieur Tullius.

## SCENE XI.

### POULETTE, TULLIUS.

POULETTE.

Le voilà muet. (*Elle le regarde un moment en silence pendant que Tullius l'admire*) Eh bien, M. Tullius, est-ce là tout ce que vous voulez me dire?

TULLIUS, *à part, la considérant toujours.*

Qu'elle est aimable !

POULETTE.

Vous me regardez, vous vous tournez de tous les côtés, est-ce que vous avez perdu quelque chose ?

TULLIUS, *soupirant.*

Hélas ! oui.

POULETTE.

C'est sûrement quelque chose de conséquence, car vous soupirez ?

TULLIUS.

Hélas ! oui Mademoiselle.

POULETTE.

Hé bien, il faut chercher, vous retrouverez sûrement, il n'y a pas de voleurs ici.

TULLIUS.

Pardonnez-moi, Mademoiselle, j'en connois de très-dangereux, & dont j'ai grand sujet de me plaindre.

POULETTE.

Bons dieux ! vous dites cela d'un ton de douleur qui me fend le cœur.

TULLIUS.

Plût au Ciel, Mademoiselle, que vous y prissiez intérêt.

POULETTE.

Pourquoi donc ; serois-je capable de vous faire retrouver votre vol ?

TULLIUS.

Cela dépendroit de vous, puisque vous en êtes la receleuse.

POULETTE.

Moi, receleuse d'un vol !

TULLIUS.

Vous m'arrachez cet aveu, tigresse incomparable. Battez-moi, tuez-moi si vous voulez, je ne puis plus le retenir ; il faut que l'apostume crêve : c'est mon cœur qui m'a été ravi. Deux voleurs plus entreprenans que les Argonautes ont commis ce forfait ; & ces voleurs sont vos beaux yeux.

POULETTE.

Mes yeux ?

TULLIUS.

Oui, cruelle, ce sont eux. Les miens depuis quinze jours vous crient miséricorde, & vous avez la barbarie de ne pas les entendre.

POULETTE.

Finissez donc, Monsieur Tullius, finissez donc ; vous vous amusez à mes dépens. Est-il possible qu'un homme de votre rang daigne s'abaisser à une fille de mon espèce, à une femme de charge.

TULLIUS.

Oui, pouponne adorable. Si la fortune distingue les états, l'amour se fait un jeu de les confondre ; je vous aime, je vous adore, je vous sacrifie tout.

POULETTE.

Cela ne se peut pas, je vous dis, vous me persifflez.

TULLIUS.

Et que faut-il donc faire pour vous en convaincre? Faut-il m'égorger, me pendre; parlez, me voilà prêt à tout. Ah! belle Poulette, vous ne connoissez pas le pouvoir de vos attraits; non, ma Déesse, vous ne les connoissez pas. Votre charmante personne retrace à mes yeux un abrégé parfait de tout ce que l'antiquité connoissoit de plus accompli; c'est la taille de Minerve, les yeux de Junon, le sourire de Vénus, la main d'Hebé, cette main charmante, que le maître des Dieux avoit choisie exprès pour lui verser à boire; cette main, dis-je, n'avoit pas la grace de la votre. Si vous l'armez d'un balai, il me semble voir la chaste Diane armée d'un dard, & poursuivant les bêtes fauves dans la forêt; je me souviens que rien n'échappoit à ses coups, & la raison ne m'empêche pas de courir au devant des vôtres.

POULETTE.

C'est donc à dire que vous êtes bien amoureux?

TULLIUS.

Je le suis au point de passer les jours entiers sans manger, & les nuits sans dormir.

POULETTE.

Cela est triste; mais enfin, que voulez-vous que je fasse? faut-il que je vous empâte, que je vous berce?

TULLIUS.

Non, ma Reine, promettez-moi de répondre à l'ardeur de ma flamme, vous me rendrez par ce mot seul, le repos, la vie.

POULETTE.

En honneur, Monsieur Tullius, cela ne m'est pas possible.

TULLIUS.

Et qui vous en empêche?

POULETTE.

Ah! vraiment, chacun a ses petites raisons; ne faudroit-il pas tout vous dire?

TULLIUS.

Je vous devine, ingrate, mais où trouverez-vous un serviteur plus tendre, plus soumis que moi?

POULETTE.

Je ne puis pas réellement m'accommoder de votre service; croyez-moi, Monsieur Tullius, si vous avez intention de trouver maître, cherchez condition ailleurs.

TULLIUS.

Non, je m'attacherai malgré vous-même à votre chaîne

rigoureuse, je vous suivrai comme un barbet, je verrai tous ceux qui vous approcheront, & je vous tourmenterai tant....

POULETTE.

Prenez y garde au moins, M. Tullius, car si vous m'impatientez; je ne suis pas méchante, mais je vous aurois plutôt donné vingt coups de poings, & autant de coups de pieds au cul, que vous n'auriez regardé par où.

TULLIUS.

Eh bien faites; je ne vous en aimerai pas moins, ingrate: j'en jure par cette main charmante. *Il veut lui baiser la main.*

POULETTE.

Apprenez donc ce qu'elle sait faire. *Elle lui donne un soufflet.*

TULLIUS *voulant encore baiser la main de Poulette.*

Inhumaine! perfide!

POULETTE.

Ah! vous y revenez; recevez encore cet échantillon de l'autre menote. (*Elle lui donne un soufflet de la main gauche, & un coup de genou qui le jette par terre.*) Etes vous content?

TULLIUS *par terre.*

Cruelle, vous m'avez terrassé sans m'ôter le courage.

POULETTE.

Eh bien, nous recommencerons si vous y prenez goût, ramassez-vous toujours en attendant, de peur qu'on ne vous surprenne fait comme vous voilà.

TULLIUS.

Il est vrai que je suis tout en désordre, mais la cause en est si belle.

POULETTE.

Je voudrois bien que quelqu'un vînt, comme on riroit de voir le grave Précepteur de M. Fanfan décoëffé par les servantes; mais voilà mes vœux exaucés, accourez, M. Fanfan.

TULLIUS, *à part.*

Ah ciel! mon Disciple! où me cacher?

---

## SCENE XII.

M. FANFAN, M. TULLIUS, POULETTE.

FANFAN.

Ah! ah! c'est drôle; est-ce que vous faites votre toillette ici, Monsieur Tullius? Mais qu'est-ce qui vous est donc arrivé? Vous êtes tout poudreux.

TULLIUS.

Ce ne ſont pas vos affaires, Monſieur, retournez à votre chambre.

FANFAN.

Pourquoi donc retourner à ma chambre? Ma mere a fait dire que je deſcende ici pour déjeûner.

TULLIUS.

Sortez tout à-l'heure, petit drôle.

FANFAN.

Je ne veux pas m'en aller, moi; ma mere a dit que je vienne ici, & je veux y reſter.

TULLIUS.

Vous voulez y reſter, petit coquin; à qui croyez-vous donc parler? qui eſt-ce qui eſt le maître ici?

FANFAN.

Vous l'êtes dans notre chambre, mais pas ici. Défendez-moi, Mademoiſelle Poulette; empêchez qu'il ne me faſſe ſortir.

POULETTE.

M. Fanfan a raiſon, vous n'êtes point le maître ici. Je repréſente ma maîtreſſe, nous ſommes chez elle, & je prens M. Fanfan ſous ma protection. Voyez comme vous l'épouvantez, il eſt tout tremblant, ce pauvre petit.

TULLIUS, *à part.*

Comme il la regarde! mon ſoupçon n'eſt que trop vrai. (*haut*) De grace, Mademoiſelle, n'empêchez pas mon Diſciple de m'obéir, & laiſſez-moi faire les fonctions de mon miniſtere.

POULETTE.

Encore un coup, M. Tullius, laiſſez votre Diſciple en repos & ſuſpendez vos fonctions en ma préſence; (*à Fanfan*) dites-moi, mon petit chat, M. Tullius a-t-il ſouvent de ces humeurs-là?

FANFAN.

Oh! il en a bien d'autres. Je ſais bien pourquoi il voudroit que je retournaſſe à ma chambre, mais je n'irai pas; car je ne veux pas vous quitter de toute la journée.

TULLIUS, *à part.*

Le petit ſcélérat!

POULETTE.

Comment, eſt-ce qu'il oſeroit encore vous donner le fouet?

FANFAN.

Oh! il en eſt bien capable, mais j'eſpere bien que vous me défendrez, n'eſt-ce pas, Mademoiſelle?

POULETTE.

Soyez en ſûr M. Fanfan ; allez, s'il vous chagrine, venez me le dire, je vous promets de l'en faire repentir, il fait bien que je n'y vais pas de main-morte ; demandez-lui ?

FANFAN.

Que je vous ai d'obligation, ma chere Demoiſelle. (*vivement*) Je vous aime de tout mon cœur.

TULLIUS, *à part avec dépit.*

Il a lâché le mot. Quelle contrainte ! (*haut*) Vous me bravez petit impudent, mais je vais trouver votre mere, & lui dire que j'abandonne votre éducation.

FANFAN.

Oh ! je m'en ſoucie bien. Allez, allez.

TULLIUS.

Oui, oui, j'y vais; (*il s'arrête & dit à part.*) Mais ſi je le laiſſe avec elle..... (*haut.*) Mademoiſelle, je vous conjure de me laiſſer emmener mon Diſciple.

POULETTE.

Cela eſt impoſſible, il eſt ſous ma ſauve-garde.

TULLIUS, *à part.*

Elle n'en démordra pas. Ah ! quel ſupplice. *Il regarde Fanfan, ſe tord les mains & frappe du pied.*

FANFAN.

Voyez-vous comme il roule les yeux, comme il piétine; ſavez-vous qu'il me fait peur ?

POULETTE.

Ne craignez rien, vous dis-je, & puis voici votre prétendue.

TULLIUS.

Ah ! le Ciel ſoit loué. *Julie entre.*

---

## SCENE XIII.

### JULIE, LES PRÉCÉDENS.

TULLIUS, *courant à Julie*

MADEMOISELLE, je me recommande à vous.

JULIE.

Qu'eſt-ce qu'il y a donc, M. Tullius, vous êtes bien agité?

TULLIUS.

C'eſt avec raiſon, Mademoiſelle, voilà un libertin que je préparois à devenir votre époux, & qui s'en rend indigne. Je vais avertir Madame ſa mere de ſes déportemens. Ayez l'œil

ſur lui pendant mon abſence : Mademoiſelle, votre gloire y eſt intéreſſée, & Madame votre mere vous en ſaura gré; ayez-y l'œil. Oh ! nous verrons petit drôle, ſi vous me réſiſterez impunément. *Il ſort.*

## SCENE XIV.

### JULIE, POULETTE, M. FANFAN.

JULIE.

Que veut dire tout cela, Poulette ?

POULETTE.

C'eſt un petit différend qu'il eſt inutile de vous raconter. *à part.* Savez-vous que Valere eſt ici ?

JULIE, *bas à Poulette.*

Jacqueline m'en a inſtruite, & je venois exprès pour t'en parler.

POULETTE, *à part à Julie.*

Cela ſuffit. ( *haut à Fanfan.* ) Eh bien ! M. Fanfan, que n'approchez-vous ? Mademoiſelle ne veut pas vous faire de mal.

FANFAN.

J'ai peur d'elle auſſi.

JULIE.

Pourquoi donc ?

FANFAN.

Oh ! c'eſt que vous vous entendez avec mon Précepteur, & vous me faites toujours la mine quand je ſuis devant vous.

POULETTE.

C'eſt mal ; & par quelle raiſon, Mademoiſelle, faites-vous la mine à M. Fanfan quand il eſt devant vous ?

JULIE.

Il a tort, j'ai beaucoup d'amitié pour lui.

FANFAN.

Oh bien ! vous avez tort auſſi, car je ne vous aime pas, moi.

JULIE.

La déclaration eſt honnête.

FANFAN.

Elle eſt ſincere, du moins; tant pis ſi cela vous fâche.

JULIE.

Vous ne me faites point de peine, je vous aſſure; ne vous contraignez pas.

FANFAN.

Vous voyez bien que je parle tout naturellement.

POULETTE.

Il y paroît.

FANFAN.

Oh! quand mon Précepteur n'y eſt pas, je dis ce que je penſe, moi.

POULETTE.

Mais quand il y eſt, auſſi, vous n'êtes pas ſi hardi.

FANFAN.

Pardi! il eſt toujours à me menacer; mais laiſſez faire; mon tour viendra, & peut-être plutôt qu'il ne penſe.

POULETTE.

Vous avez raiſon, montrez du courage, M. Fanfan; quel âge avez-vous?

FANFAN.

J'ai vingt & un ans & trois mois, vienne la Saint-Gilles, Mademoiſelle.

JULIE, *ſouriant.*

Vienne la S. Gilles?

FANFAN.

Oui, c'eſt ce jour-là ma Fête.

POULETTE.

A propos de fête, M. Fanfan, dites-moi un peu à qui vous deſtinez un certain bouquet que vous avez cueilli tantôt.

FANFAN.

Eſt-ce que vous m'avez vû dans le jardin?

POULETTE.

Oui, j'étois à vous examiner avec Mademoiſolle, & nous avons obſervé que vous mettiez beaucoup d'attention à cet ouvrage, & que vous y preniez un plaiſir tout particulier.

FANFAN.

Oh! vraiment, c'eſt que la perſonne pour qui c'eſt, en vaut la peine; elle eſt belle autant que Mademoiſelle, mais je l'aime bien mieux, parce qu'elle eſt moins bruſque & plus complaiſante; elle ne m'a jamais fait de chagrins celle-là; au contraire, elle s'oppoſe à ceux qu'on veut me donner: ſi on me gronde, elle m'excuſe; ſi la timidité me fait dire quelque ſottiſe, elle la tourne à mon avantage; elle voit mieux que perſonne combien je ſuis ſimple & ignorant. Eh bien! au lieu de me mépriſer ou de ſe mocquer de moi, il ſemble qu'elle me diſtingue; elle me fait des queſtions aiſées, elle m'aide à répondre, elle m'encourage, & vous diriez qu'affligée de mon peu d'eſprit elle veut me donner par compaſſion tout celui qu'elle poſſede.

JULIE.

Vous ne manquez pas d'esprit pour faire son éloge.

FANFAN.

Je vous ai dit ce que je sens, mais non pas tout. Ah ! voilà mon Précepteur qui revient; prenez garde à moi, Mademoiselle Poulette, ne m'abandonnez pas.

POULETTE.

Eh bien, M. Tullius que venez vous nous dire ?

## SCENE XV.

### TULLIUS, LES PRÉCÉDENS, JACQUELINE.

TULLIUS, *gravement.*

PAR ordre de Madame Guillaume, il est enjoint à M. Fanfan son fils & mon disciple, de passer avec moi dans sa chambre, & d'y rester en pénitence jusqu'à ce qu'il plaise à ladite Dame sa mere en ordonner autrement.

FANFAN.

Vous ne dites pas vrai, Monsieur, ma mere n'a pas donné cet ordre.

TULLIUS.

J'omets la punition qu'on m'a prescrite à votre égard en cas de résistance, parce que la compagnie peut douter, comme vous faites, de l'autenticité de mes pouvoirs; mais voilà Mademoiselle Jacqueline qui vous en signifiera la confirmation; c'est ce dont je l'interpelle, qu'elle parle.

JACQUELINE.

Puisque M. Tullius m'interpelle; il faut, M. Fanfan, que vous alliez dans votre chambre avec votre Précepteur, & que vous y restiez tous deux en pénitence jusqu'à nouvel ordre, c'est la volonté de Madame votre mere.

POULETTE.

Tu t'es chargé là d'une plaisante commission; cependant puisque ta maîtresse le veut, M. Fanfan va obéir.

FANFAN.

Quoi ! ma bonne amie, vous me laissez aller.

TULLIUS.

Il en revient toujours à elle.

JACQUELINE.

Que M. Fanfan ne craigne rien, Madame Guillaume défend expressément à M. Tullius les voies de fait à l'égard de son Disciple; c'est un article qu'il oublioit.

TULLIUS.

Et dont vous pouviez vous difpenfer auffi de faire mention : allons, Monfieur.

FANFAN, *à Poulette.*

Venez avec moi, ma bonne amie, venez.

TULLIUS, *à part & en colere.*

Voyez quelle peine il a pour s'en féparer.

FANFAN, *avec inftance.*

Venez donc.

POULETTE.

Cela eft inutile, votre Précepteur eft déchû du droit d'exécutoire par l'article dernier de fa commiffion ; s'il y contrevenoit, c'eft à moi qu'il auroit à faire. M. Tullius, vous avez de la mémoire, j'efpere que vous ne me défobligerez pas.

TULLIUS.

Non, Mademoifelle, l'obftination allume mon courroux, mais la foumiffion la défarme. *Ils fortent.*

*M. Tullius fe faifit de M. Fanfan qui pour s'échapper plus vite, l'entraîne avec lui.*

POULETTE, *à Julie.*

Je lui ai donné tantôt une petite leçon de docilité, qui fauvera fûrement la correction à votre prétendu, mieux que les ordres de fa mere.

---

## SCENE XVI.

### JULIE, JACQUELINE, POULETTE.

JACQUELINE.

APROPOS, la déclaration eft-elle faite ?

POULETTE.

Très-pofitivement, & dans toutes les formes.

JULIE.

Qu'eft-ce que c'eft que cette déclaration ?

JACQUELINE.

Pardi ! c'eft celle de M. Tullius à Poulette ; eft-ce que je ne vous en ai pas parlé ?

JULIE.

Non, vraiment ; & quel eft l'objet de cette déclaration, la guerre ?

JACQUELINE.

Tout au contraire, c'eft l'amour.

JULIE, *avec un cri de ſurpriſe.*

L'amour ! Quoi, M. Tullius eſt amoureux de Poulette. Il n'eſt aveugle & ridicule que juſqu'à ce point-là ? En honneur je lui en fais mon compliment, ſon goût eſt délicat.

POULETTE, *un peu en colere*

Ma foi, Mademoiſelle, chacun a ſon prix, & pour ce qui eſt de la figure, il y a des gens moins ſots que M. Tullius, & qui s'adreſſent plus mal.

JULIE.

Excuſez, M. de la France.

JACQUELINE.

Mais en bonne foi, je crois qu'il ſe pique.

POULETTE.

On ſe piqueroit à moins.

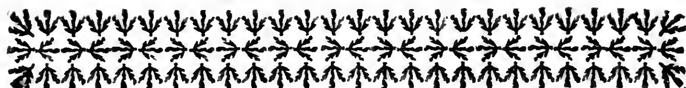
JACQUELINE.

Allons, conſoles-toi, mon garçon, tu me plais ; & j'aime mieux la France un peu laid que Poulette bien jolie, mais ſongeons au principal : nos Dames ſont enſemble, Madame Guillaume jaſe de ſon fils, & la converſation par conſéquent ne finira pas ſitôt. M. Tullius a donné à croire que ſon Diſciple avoit une paſſion pour toi ; c'eſt pour nos maîtreſſes un ſujet de diſſertation qui durera au moins une heure. Profitons de l'occaſion, Valere ne peut pas tarder ; venez, Mademoiſelle, nous aurons le loiſir de l'entretenir & de le mettre au fait de tout ce qui ſe paſſe : viens donc, la France.

POULETTE.

Vas toujours. (*ſeule*) C'eſt ſingulier, la raillerie qu'elles ont faites ſur ma beauté me tient encore au cœur. J'en veux à ces deux femelles-là comme ſi elles m'avoient fait le plus grand outrage, & ſûrement c'eſt encore l'habit qui me donne cette ſenſibilité extraordinaire ; il n'y a pourtant qu'un mois que je le porte, jugez un peu ce que ce ſeroit ſi je l'avois pris en venant au monde. Je ſuis ſûr que pour un affront ſemblable j'aurois brûlé la Seigneurie de Madame Bertrand & toutes ſes dépendances.

*Fin du premier Acte.*



# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

POULETTE, JACQUELINE.

POULETTE.

As-tu conduit mon maître, est-il dehors?

JACQUELINE.

J'ai eu assez de peine à lui faire gagner la grille du Parc; mais bon gré malgré, il a bien fallu qu'il s'y détermine; je l'avoue que ce n'a pas été sans t'envoyer un peu à tous les diables.

POULETTE.

Je le reconnois-là. C'est un petit mutin, toujours impatient, quelquefois brutal, mais il n'a pas de rancune.

JACQUELINE.

Il y paroît; car moitié pestant, moitié cabriolant, il m'a donné un baiser qu'il m'a dit de porter à Julie en attendant qu'il revienne, & il a continué sa route en riant de toute sa force.

POULETTE.

Je ne ris pas, moi; & je trouve M. Valere fort mal appris.

JACQUELINE.

Et en quoi?

POULETTE.

Comment, morbleu! il écorne des faveurs matrimoniales dont je suis le futur propriétaire.

JACQUELINE.

Oh! il m'a dit aussi de t'en tenir compte.

POULETTE.

De quoi se mêle-t-il? Je n'aime point qu'on me fasse ma part. M. mon maître est un rieur, & les rieurs auprès des femmes gagnent plus de tertein que l'amant le plus empressé;

ils en sont au plus sérieux, qu'on croit encore que c'est pour rire.

JACQUELINE.

Est-ce que tu serois jaloux ?

POULETTE.

Je serai tout ce qu'il te plaira ; suffit que je n'aime point les écornifleurs.

JACQUELINE.

Laisse-les venir & compte sur moi ; ils auront beau entreprendre sur ce qui t'appartient, tu n'y trouveras pas de mécompte.

POULETTE.

Je crois bien, mais songeons au présent. Julie doit être contente des nouvelles qu'elle vient d'apprendre, & très-satisfaite de moi.

JACQUELINE.

Pas trop. J'ai eu beau lui dire que son amant n'étoit parti que pour reparoître bientôt plus décemment, elle boude & elle est très fâchée que tu l'ayes congédié si vite.

POULETTE.

Je lui conseille de se plaindre. Falloit-il que je lui donnasse toute ma journée ? Par ma foi, j'ai d'autres ouvrages à faire ; tout roule sur moi dans cette maison ; des amours à ménager, des femmes à brouiller, des mariages à rompre, d'autres à faire, un ménage à conduire ; chacun veut être servi, & je ne sais auquel entendre. Heureusement que j'ai la clef de la cave, qui contribue de tems en tems à me remettre l'esprit ; car j'y perdrois la tête. Mais il est prêt d'onze heures, nos Dames ne s'ennuyent pas de bavarder ; vas voir si elles veulent déjeûner, & dis leur que tout est prêt.

JACQUELINE.

Tu ne songes plus à ce baiser ?

POULETTE.

Non, gardes-le pour me le rendre, mais n'en reçois pas d'autres ; & si mon maître y revient, dis-lui de faire ses commissions lui-même.

JACQUELINE.

Adieu mon ami la France.

POULETTE.

Adieu, adieu. *Jacqueline sort.*



## SCENE II.

POULETTE, *ſeule.*

PENDANT que je ſuis ſeule, voyons ſi tout eſt en ordre; car ces domeſtiques oublient la moitié de ce qu'on leur commande. Il faut un fauteuil ici pour Madame Guillaume, comme étant de la compagnie. (*Elle place un autre fauteuil.*) Cet autre fauteuil eſt pour ma bourgeoiſe, qui ſe mettra-là. (*Elle place l'autre fauteuil.*) M. Fanfan eſt aux arrêts; ainſi voilà deux taſſes de trop, mais c'eſt égal, abondance de bien ne nuit pas. Mais quelqu'un s'approche, ce ſont nos Dames. Ah! bons dieux que de révérences, la réconciliation eſt ſérieuſe.

## SCENE III.

**POULETTE, M.me BERTRAND, M.me GUILLAUME.**

M.me BERTRAND, *dans la couliſſe.*

JE vous aſſure, Madame Guillaume, que je ne paſſerai point la premiere; après vous, s'il vous plaît.

M.me GUILLAUME, *dans la couliſſe.*

Non, Madame Bertrand, après vous.

M.me BERTRAND, *dans la couliſſe.*

De grace, Madame.

M.me GUILLAUME, *dams la couliſſe.*

En vérité, ça ne ſera pas.

M.me BERTRAND, *dans la couliſſe.*

Cela ſera, je vous aſſure.

M.me GUILLAUME, *dans la couliſſe.*

Ça ne ſera pas.

M.me BERTRAND, *dans la couliſſe.*

*Elle appelle Poulette.* Poulerte!

POULETTE.

Madame.

M.me BERTRAND.

Ouvrez les deux battans pour Madame Guillaume. *Poulette va ouvrir.*

M.me GUILLAUME *entrant.*

En conſcience, Madame Bertrand, vous faites-là des cérémonies qui ſont plates comme l'épée de Charlemagne.

Quand vous auriez passé la premiere, est-ce que j'en serois *stomaquée ?*

M.me BERTRAND.

Je ne veux plus, Madame, que vous ayez à vous plaindre de moi.

M.me GUILLAUME.

Je me suis plainte que vous ayez manqué à me visiter, comme ça se doit, parce que je veux qu'on me fasse politesse quand je suis *cheux queuquezun*; c'est tout simple, mais je n'entends pas qu'on soit toujours sur le *cérémonieux ; assisons nous.*

M.me BERTRAND.

Poulette, avancez le fauteuil à Madame Guillaume.

M.me GUILLAUME.

Ah! voilà donc cette Poulette, je suis bien aise de la voir.

POULETTE.

C'est bien de l'honneur pour moi, Madame, si je puis....

M.me GUILLAUME.

Parlez-donc, ma mie, on dit que vous soutenez mon fils contre son Précepteur, & que M. Fanfan a l'imbécillité de vous en conter.

POULETTE.

Madame, les volontés sont libres, & si M. votre fils veut faire des imbécillités en ma faveur, je sais trop le respect que je lui dois pour m'y opposer.

M.me GUILLAUME.

Je crois que tu plaisantes, la fille!

POULETTE.

La fille n'est pas mon nom, Madame.

M.me GUILLAUME.

C'est donc la femme?

POULETTE.

Tout au contraire, Madame.

M.me GUILLAUME.

Eh bien! fille ou femme, singe ou guenon, n'importe lequel; je te défens de regarder seulement mon fils du coin de l'œil, ou.... laisse faire, je te montrerai de quel bois Madame Guillaume se chauffe, entens tu?

POULETTE.

Madame......

M.me BERTRAND.

Ne répliquez point, Poulette, allez chercher le caffé, & dites à ma fille de venir. *Poulette sort.*

## SCENE IV.

M.me GUILLAUME, M.me BERTRAND.

M.me GUILLAUME.

CETTE drôlesse a l'air d'une égrillarde bien hardie, Madame Bertrand.

M.me BERTRAND.

J'en suis assez contente, Madame; elle est un peu railleuse, mais elle me paroît fort sage, & je ne crois point aux idees de M. Tullius; au reste j'y aurai l'œil.

M.me GUILLAUME.

Vous ferez bien, car je la ramasserois.

M.me BERTRAND.

Dispensez-vous de ce soin, & croyez que M. Fanfan est trop bien élevé pour avoir une pareille inclination.

M.me GUILLAUME.

N'est-il pas vrai ? Avouez que c'est un joli sujet, aussi je n'y ai rien épargné, & il faut convenir que les études forment bien un jeune homme.

M.me BERTRAND.

Sans doute, Madame, les études forment son esprit; mais la nature & l'usage des bonnes compagnies donnent de l'action à son cœur, & en développent les ressorts.

M.me GUILLAUME.

De l'action ! des ressorts! vous avez toujours des raisonnemens *chimiques* & *des emphrases* auxquels je n'entens rien ; c'est tout comme votre fille. Tenez, la voilà : quand on parle du loup, on en voit la queue ; regardez son air pincé.

## SCENE V.

POULETTE *apportant le caffé* M.me BERTRAND, JULIE, M.me GUILLAUME.

M.me BERTRAND.

AVANCEZ, Julie.

M.me GUILLAUME.

Oui, approchez de nous, la belle, & faites-nous meilleure mine. *Est-ce que nous vous avons vendus des pois qui ne cuisent pas ?*

JULIE.

Je n'entens pas ce langage-là, Madame.

M.me GUILLAUME.

Ecoutez-donc, la mijaurée; ne diroit-on pas que je lui parle gaulois?

M.me BERTRAND.

Retirez-vous, Poulette. Votre caffé est versé, Madame.

M.me GUILLAUME.

Ah! tant mieux, déjeûnons, ça me distraira, car l'entretien de votre fille commence à m'ennuyer.

M.me BERTRAND.

Julie n'a point dessein de vous déplaire.

M.me GUILLAUME.

Je le crois, mais elle ne sait pas vivre. Dame c'est comme ça, mon enfant; je m'apperçois des fautes que vous faites, parce que je suis très-polie, moi.

JULIE.

Il est aisé de s'en appercevoir.

M.me GUILLAUME.

Ce caffé-là ne vaut rien, Madame Bertrand.

JULIE.

Votre politesse n'est pas flateuse, Madame.

M.me GUILLAUME.

Oh! je suis franche, & je voudrois que tout le monde fût de même, à commencer par vous.

M.me BERTRAND.

Il est impossible qu'on ait tous la même sorte d'esprit; ma fille est un peu sérieuse; mais j'en ai bonne espérance.

M.me GUILLAUME.

Jamais ça ne se fera, jamais. Falloit voir, moi, quand j'étois à son âge. Ah! pardi! je n'étois pas maussade, je vous en répons; je causois, je divisois, je parlois sur tout sans rien apprendre.

JULIE.

Et peut-être sans rien savoir?

M.me GUILLAUME.

Voilà ce qui vous trompe, Mademoiselle, on trouvoit même que j'en savois trop; & pour la gayeté, il falloit me voir, je chantois, je dansois, je disois des drôleries, des godrioles, je faisois rire tout le monde; enfin j'étois si amusante qu'on ne m'appelloit *cheux nous* & partout que la folichonne.

JULIE.

C'est un beau nom pour une demoiselle.

M.me GUILLAUME.

Oh! laissez faire, quand vous serez ma brû, j'espere bien vous remanier & vous dresser à mon humeur.

JULIE.

Non, Madame, je sens que vous auriez de la peine à faire de moi ce que vous êtes.

M.me GUILLAUME.

Voyez comme elle répond, cette demoiselle doucette; qu'est-ce qu'elle veut dire?

M.me BERTRAND.

Laissons cela, Madame, je vous prie. Julie, allez faire quelques points à votre broderie; vous direz qu'on vienne ôter ces tasses.

JULIE.

Oui, ma mere. *Elle sort.*

---

## SCENE VI.

### M.me GUILLAUME, M.me BERTRAND.

M.me GUILLAUME.

SAVEZ-vous que votre fille est une bête, Madame Bertrand. Quand on lui témoigne des bontés elle ne répond que des niaiseries qui ont l'air de mauvais complimens.

M.me BERTRAND.

C'est qu'elle est sensible & peu habituée à certaines manieres.

M.me GUILLAUME.

Qu'appellez-vous de certaines manieres? Je crois que tout le monde peut s'accoutumer aux miennes, je me flatte qu'on n'a rien à me reprocher là-dessus, & sans vanité.....

M.me BERTRAND.

Laissons ce discours, Madame, nous avons à parler de choses plus essentielles.

M.me GUILLAUME.

C'est que, vous autres Procureuses, vous croyez qu'il n'y a que vous *qu'ait* de l'esprit; mais désabusez-vous, & sachez que nous avons fréquenté des gens qui vous valoient bien, voyez-vous?

M.me BERTRAND.

Parlons de nos affaires, Madame, je vous prie.

M.me GUILLAUME.

Mes manieres! mes manieres! Ah pardi, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elles plaisent au grand-monde. Falloit voir du tems de défunt ce pauvre M. Guillaume, à qui Dieu fasse

paix ; il étoit *agoni* par ses pratiques qui vouloient *tous* m'avoir.

M.me BERTRAND.

Je vous crois, Madame ; mais revenons à nos affaires.

M.me GUILLAUME.

C'étoit Madame Guillaume parci, Madame Guillaume par-là ; quand est-ce que nous verrons Madame Guillaume ? amenez nous donc Madame Guillaume ; on ne savoit qu'elle fête lui faire pour l'engager : enfin jusqu'à des Marquises, Madame, mais de vraies Marquises, au moins, qui venoient *cheux nous* avec des carosses magnifiques & des Laquais superbes, pour avoir ma conversation.

M.me BERTRAND, *impatiente, à part.*

L'assommante bavarde.

M.me GUILLAUME.

Et cela à cause de mon esprit, de mes manieres ; aussi falloit voir dans le *quarquier* comme chacun me saluoit quand je passois, comme on se rangeoit, *queux* écarts, *queux* révérences ; mais nous avons d'autres *brayes* à retourner, comme vous dites, *revenons à nos moutons.* Il s'agit du mariage de votre fille avec mon fils ; c'est un parti riche, je n'ai pas besoin de le dire puisque vous le savez ; mais c'est dit. Vous avez une terre, on ne sait pas trop comment votre mari se l'est appropriée, ça ne fait rien.

M.me BERTRAD.

Que voulez-vous dire, Madame ? mon mari étoit honnête homme, & .....

M.me GUILLAUME.

C'est égal, vous avez la terre, c'est le principal : enfin, mon dessein est de placer M. Fanfan dans le militaire ; il est beau garçon, spirituel, bien campé, ça lui conviendra, & ça vous fera honneur.

M.me BERTRAND.

L'honneur sera du moins réciproque, Madame Guillaume.

M.me GUILLAUME.

Oh ! tout doux Madame Bertrand, entendons-nous.

M.me BERTRAND.

Oh ! avec votre permission Madame Guillaume, je m'entens très-bien, la veuve d'un Procureur vaut bien celle d'un Marchand de foin ; si je n'ai pas *cheux* moi de vraies Marquises, cela n'empêche pas que je ne m'apprécie, & que je ne trouve fort mauvais qu'un peu de bien engage certaines gens à se méconnoître dans ma maison.

M.me GUILLAUME.

Vous vous enlevez comme une soupe au lait à propos de botte. Qu'est-ce qui pense à se méconnoître ?

M.me BERTRAND.

Vous devez le ſentir, Madame, quand on eſt auſſi exigeante ſur les procédés, il ne faut pas manquer ſoi-même, ni s'oublier comme vous faites. *Poulette entre.*

M.me GUILLAUME.

Mon Dieu ! Madame Bertrand, vous avez toujours des mots à double *entente*. Quand il eſt queſtion d'affaires, faut-il *s'aſticoter* comme ça? Ne vaut-il pas mieux parler tout uniment?

## SCENE VII.

### POULETTE ET LES PRÉCÉDENTES.

M.me BERTRAND, *à Madame Guillaume.*

COMMENCEZ par me donner l'exemple.

POULETTE, *à part.*

Il me ſemble que ça commence à s'animer, c'eſt dommage de les interrompre. *A Madame Bertrand.* Madame.

M.me BERTRAND.

Que voulez-vous, Poulette?

POULETTE.

C'eſt M. Valere, Madame.

M.me BERTRAND.

Comment, M. Valere?

POULETTE.

Oui, Madame, c'eſt un jeune Monſieur, fort bien mis, qui demande la permiſſion de paroître.

M.me BERTRAND.

*A part.* Autre importun. *Haut* Faites entrer, & donnez-moi mon tambour à broder. *A Madame Guillaume.* Cette compagnie, Madame, pourra vous déſennuier de la nôtre. *Poulette ſort.*

M.me GUILLAUME.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que ce Monſieur ?

M.me BERTRAND.

C'eſt un jeune Officier fort aimable, mais vous en pouvez juger. *Valere entre.*



## SCENE VIII.

### VALERE ET LES PRÉCÉDENS.

M.me GUILLAUME, *prenant son sac pour faire des nœuds.*

Il a vraiment bonne mine.

M.me BERTRAND, *froidement.*

Vous nous surprenez, Monsieur Valere.

VALERE.

J'ai osé me flatter que vous voudriez bien me pardonner cette liberté.

M.me BERTRAND, *prenant son tambour pour broder.*

Avancez un siége, Poulette. *Valere va au devant de Poulette pour recevoir le siége, & en le lui donnant.*

POULETTE *lui dit bas.*

Vous vous souvenez de tout?

VALERE *à part.*

Ne crains rien. *Poulette sort.*

M.me BERTRAND, *travaillant.*

Sans doute que vous n'êtes pas ici pour longtems? Venez-vous de loin, Monsieur?

VALERE.

J'arrive de l'armée, Madame, pour une affaire assez triste.

M.me BERTRAND, *froidement & travaillant.*

Ah! ah! que vous est-il survenu?

VALERE.

Mon oncle, que vous connoissiez, est mort depuis huit jours.

M.me BERTRAND, *négligemment.*

Ah! tant pis. Est-ce qu'il vous deshérite?

VALERE.

Non, Madame, il me laisse dix mille livres de rente.

M.me BERTRAND, *vivement.*

Ah! tant mieux, approchez-vous donc, mon cher Monsieur, cela doit effectivement vous avoir affligé.

VALERE.

Extraordinairement, Madame; cela n'est pas croyable. J'ai cependant eu la force de recueillir la succession, & mon premier soin ensuite a été de venir vous annoncer cette nouvelle, persuadé, Madame que vous me conserviez assez d'amitié pour prendre part à la vive douleur que cette avanture me cause.

M.me BERTRAND.

Affurément, & je prétends vous en diftraire, car je me flatte que vous pafferez quelques femaines avec nous.

VALERE.

Je rends grace à ma bonne fortune de cette offre obligeante, Madame, & je l'accepte avec reconnoiffance ; mais je m'apperçois que vous êtes en compagnie, j'incommode peut-être ?

M.me BERTRAND.

Point du tout, Madame eft de mes amies, & notre converfation étoit indifférente.

M.me GUILLAUME, *faifant des nœuds.*

Et puis, Monfieur n'eft pas fait pour y rien gâter.

VALERE.

Vous êtes bien bonne, Madame ; mais je ne me trompe pas.... Je crois... mais oui.... je crois que c'eft Madame Guillaume à qui j'ai l'honneur de parler.

M.me GUILLAUME.

Ah ! Monfieur, c'eft bien de l'honneur pour moi-même, que d'être connue de vous.

VALERE.

Eh ! où ne vous connoît-on pas, Madame ? Eft-il un nom plus célebre que le votre ? Y a-t-il trois chevaux de qualité qui n'aient pas mangé du foin de Madame Guillaume ?

M.me GUILLAUME.

Il eft vrai que les Grands Seigneurs m'ont toujours donné la préférence, & je fuis bien aife que vous en rendiez témoignage devant Madame Bertrand.

VALERE.

Je le foutiendrois devant toute la terre ; oh ! comptez, Madame, que vous avez en moi un ami très-effentiel & très-zélé ; mais à propos d'ami, comment fe porte M. Fanfan ?

M.me GUILLAUME.

Eft-ce que vous le connoiffez auffi ?

VALERE.

Mais, vraiment oui, Madame. Où eft-il, que je l'embraffe ? A-t-il fini fes études ? Qu'en faites-vous ? à quoi deftinez-vous cet aimable Cavalier ?

M.me BERTRAND.

Madame a deffein de le placer dans le militaire.

VALERE.

C'eft bien penfé ; foyez perfuadée, Madame Guillaume, que M. Fanfan fera très-confidéré, fi fon mérite répond à la haute eftime qu'on a conçue de vous fur la qualité de vos marchandifes.

M.me GUILLAUME.

Mes marchandises n'ont pas besoin là.

VALERE.

Pardonnez-moi, vous êtes trop modeste; il faut souffrir qu'on vous rende justice, & je proteste devant Madame, que votre foin a toujours passé pour le meilleur foin qui se puisse manger à Paris, en homme d'honneur. Mais je suis allarmé d'une chose; on m'a dit que M. Fanfan doit épouser la fille de Madame Bertrand.

M.me BERTRAND.

Cela n'est pas encore décidé du côté de ma fille.

M.me GUILLAUME.

Ni du côté de mon fils, Madame.

VALERE.

Ah! tant mieux, car j'aurois été contraint de m'opposer à ses prétentions.

M.me GUILLAUME.

Vous, Monsieur, & en vertu de quoi?

VALERE.

J'ai des raisons très fortes pour arranger cela tout différemment.

M.me BERTRAND.

Vous oubliez, Monsieur, que je suis la mere de Julie.

VALERE.

Au contraire, Madame, c'est principalement à cause de cela que je compte sur la préférence.

M.me BERTRAND.

Vous me paroissez un peu présomptueux.

VALERE.

Dites raisonnable, Madame; comment, au moment où je suis pénétré de la mort d'un cher parent qui me laisse une fortune, vous auriez la cruauté de me causer un surcroit de douleur, en me sacrifiant à M. Fanfan. Mais imaginez donc Madame à quel excès le désespoir pourroit me porter; tenez, je m'en rapporte à Madame Guillaume.

M.me GUILLAUME, *d'un ton d'humeur.*

Vous avez tort, je suis muette là-dessus.

VALERE.

Ah! parlez, Madame, parlez, je vous en supplie. J'ai entendu vanter votre esprit par deux cens personnes de qualité; on dit que c'est un petit malicieux, qui se cache de tems en tems, mais dussiez-vous m'injurier, je veux le forcer à paroître, vous aurez beau en rire.

M.me GUILLAUME.

Taisez-vous, badin.

M.me BERTRAND.

Savez-vous, Valere, que vous prenez un furieux ascendant sur l'esprit de Madame Guillaume?

M.me GUILLAUME.

Vous voilà toujours. Est-ce ma faute si Monsieur me fait des honnêtetés? N'allez-vous pas encore en être jalouse?

M.me BERTRAND.

Point du tout. Je serai même ravie que Monsieur vous intéresse en sa faveur.

VALERE

Je l'espere, Madame, en supposant toute fois que vous voudrez bien me le permettre.

M.me GUILLAUME.

Je vous le permets, moi, n'est-ce pas assez? Allez, Monsieur, laissez dire Madame Bertrand, elle est un peu envieuse, mais je le lui passe, une femme comme moi est audessus de ses *minus'ries.*

VALERE.

C'est très-bien parlé, Madame Guillaume; laissons-là ces *minus'ries*, & accordez-moi une faveur.

M.me GUILLAUME.

Ah! demandez, qu'est-ce que c'est?

VALERE.

Procurez-moi le plaisir de voir M. Fanfan.

M.me GUILLAUME.

Oh! volontiers; il est en pénitence, mais je veux bien l'en retirer à votre considération. *Elle appelle.* Jacqueline!

VALERE, *à Madame Bertrand.*

Vous ne dites rien, Madame, à quoi réfléchissez-vous?

M.me BERTRAND.

Je songe que la douleur que vous cause M. votre oncle ne vous empêche pas d'être fort gai.

VALERE.

C'est qu'il est mort la nuit, Madame, & c'est aussi le tems que je donne à mes larmes. Cela m'est d'autant plus commode qu'il seroit malhonnête de pleurer en plein jour, en bonne compagnie. Qu'en dit Madame Guillaume?

M.me GUILLAUME.

Je dis que vous êtes drôle, en vérité vous m'amusez *tout plein*; mais où est donc cette Jacqueline? *Elle appelle.* Jacqueline! Jacqueline!

## SCENE IX.

JACQUELINE, VALERE, M.me GUILLAUME, M.ne BERTRAND.

JACQUELINE.

Me voilà, Madame, me voilà.

M.me GUILLAUME.

Faut donc que je braille après vous pendant trois heures?

JACQUELINE.

Madame, je vous demande excuse.

M.me GUILLAUME.

Allez, bégueule, dites à M Tullius d'amener mon fils pour faire sa révérence à un Monsieur d'armée qui le connoît, & qui sera charmé de le voir. *Jacqueline sort.*

## SCENE X.

VALERE, M.me BERTRAND, M.me GUILLAUME.

VALERE.

C'est un plaisir d'entendre Madame Guillaume, on n'a jamais donné ses ordres dans un plus beau stile.

M.me GUILLAUME.

Il est vrai que tout le monde m'a fait compliment sur ma belle maniere de parler, c'est ce qu'il faut *z'avouer.*

VALERE.

Il faudroit *z'être* bien sourd pour ne pas s'en appercevoir, M. Fanfan a de qui tenir

M.me GUILLAUME.

Oh! pour ça, je vous assure que c'est un maître espiegle; mais le voici.

## SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, M. TULLIUS ET M. FANFAN.

M.me GUILLAUME, *à Fanfan.*

Avancez polisson & faites serviteur; ce n'est pas Madame toute seule que je vous dis de saluer; est-ce que vous ne voyez pas Monsieur, imbécile?

FANFAN.

Oui, ma mere.

M.me BERTRAND.

Allons donc.

VALERE.

Embraſſez moi, M. Fanfan; il a la plus heureuſe phiſionomie du monde Madame, vous avez raiſon de deſtiner M. votre fils à la guerre, il a l'air & le maintien martial.

FANFAN, *toujours occupé à regarder Madame Bertrand, dit à part.*

Qu'elle eſt belle!

M.me GUILLAUME.

Remerciez-donc, nigaud; où a-t-il les yeux ce *béta*-là?

M.me BERTRAND.

Mon Dieu! Madame, ne l'intimidez pas.

M.me GUILLAUME.

Mon Dieu! Madame Bertrand, mêlez-vous de vos affaires. Levez la tête, petit drôle, & apprenez que quand un *queuqu'zun* vous fait un compliment, on écoute, on ſalue, & puis on dit tout de ſuite, vous avez bien de la bonté, Monſieur; m'entendez vous?

FANFAN.

Oui, ma mere.

M.me GUILLAUME.

Eh bien! dites-donc.

VALERE.

Tenez, Madame Guillaume, faiſons paſſer M. Fanfan à côté de Madame, & il ſera plus à ſon aiſe; allons, mon cher ami, placez-vous ici.

M.me GUILLAUME.

Pourquoi ne pas le laiſſer avec ſon Précepteur, il va gêner Madame. *M. Tullius court chercher le ſiége de Fanfan.*

M.me BERTRAND.

Point du tout. Aſſeyez-vous, M. Fanfan, & prenez courage; eſt-ce que vous êtes fâché d'être à cette place?

FANFAN.

Oh! non, Madame, je vous aſſure, je n'ai jamais été ſi content.

VALERE.

Vous voyez bien, Madame Guillaume, le voilà qui parle, j'ai vû tout d'un coup ce qu'il lui falloit, moi.

M.me GUILLAUME.

Ah! oui, vous & M.me Bertrand, vous feriez deux bons gâteurs d'enfans; mais puiſque le voilà, & que vous avez la

complaisance de vous en amuser, je veux que mon fils vous fasse voir ses talens. Approchez, Monsieur Tullius.

TULLIUS.

Me voici, Madame.

VALERE.

Monsieur est donc le dépositaire des talens de M. votre fils?

M.me GUILLAUME.

Oui, Monsieur, c'est son Précepteur, homme de très-grand mérite, & que je considere.

VALERE.

Par ma foi, je ne m'en doutois pas; sur sa contenance je le prenois pour un Valet de Chambre; excusez au moins, M. Tullius.

M.me GUILLAUME.

Toujours plaisant, M. Valere, mais ce n'est pas cela; il faut, Monsieur Tullius, que vous fassiez réciter à mon fils quelque chose de ces leçons que vous lui faites apprendre, mais quelque chose d'amusant, là, quelque chose de joli, d'agréable.

TULLIUS.

Très-volontiers, Madame; mais il faut, s'il vous plaît, que je m'absente pendant quatre secondes, je n'ai pas le carton des devoirs.

M.me GUILLAUME.

Mon fils ira le chercher; entendez-vous, M. Fanfan, à qui est-ce que je parle?

FANFAN, *revenant comme d'une extase.*

Plaît-il ma mere?

M.me GUILLAUME, *le contrefaisant.*

Plaît il ma mere? Est ce que vous n'avez pas d'oreille? vous êtes à rêver, je ne sais où. Allez chercher le carton de vos devoirs, & dites à Julie & à Poulette de venir, je veux que tout le monde vous entende.

M.me BERTRAND.

Ma fille ne comprendra rien à cela.

M.me GUILLAUME.

Pardonnez-moi, les belles choses s'entendent toujours.

VALERE.

Je suis de l'avis de Madame, plus il y a de fous, plus on rit.

M.me GUILLAUME.

Sans doute, allons, M. Fanfan, marchez où je vous dis. Eh! levez vous donc, nigaud; on croiroit que vous êtes cloué sur ce siége.

M.me BERTRAND.

Allez, mon cher ami.

FANFAN, *regardant Madame Bertrand & s'en allant.*

Son cher ami ! qu'elle eſt bonne !

M.me GUILLAUME, *criant.*

Marcheras-tu ? *Fanfan s'enfuit.*

TULLIUS.

Si Madame vouloit, j'irois chercher ces Demoiſelles.

M.me GUILLAUME.

Reſtez, Monſieur Tullius, nous voulons vous avoir.

VALERE.

Il me paroît que M. Tullius eſt galant.

M.me GUILLAUME.

Oh ! pour cela non, je vous aſſure ; c'eſt un homme qui n'en eſt pas un, pour la ſageſſe s'entend.

TULLIUS, *ſaluant.*

Madame !

M.me GUILLAUME.

Il eſt d'une modeſtie !

TULLIUS, *ſaluant.*

Madame !

M.me GUILLAUME.

D'une réſerve !

TULLIUS.

Madame !

M.me GUILLAUME.

D'une pudeur ! il oſe à peine regarder une femme en face.

VALERE.

Voyez-vous cela ?

TULLIUS.

Faites-moi grace, Madame, je vous en conjure, vous me ſuffoquez par l'abondance de vos éloges.

M.me GUILLAUME.

Vous les méritez. Ah ! voici ma brû future.

---

## SCENE XII.

M.me BERTRAND, M.me GUILLAUME, JULIE, VALERE, POULETTE, M. TULLIUS.

M.me BERTRAND.

VENEZ, Julie, vous êtes ſurpriſe de voir ici M. Valere ; cependant je compte l'y retenir pendant quelque tems ; Poulette donnez des ſiéges

VALERE, *à Julie.*

Vous voyez, Mademoiselle, que tout se dispose ici en ma faveur, Madame votre mere a la bonté de prendre tout l'intérêt possible à ma fortune; voilà Madame Guillaume qui est devenue en un moment la plus zélée de mes amies.

M me GUILLAUME.

Oh ! pour cela oui.

VALERE.

J'espere, Mademoiselle, que vous ne serez point indifférente à la joie que ces événemens me causent.

M me BERTRAND.

Répondez-donc, Julie.

JULIE.

Non, Monsieur, je ne suis point indifférente à ce qui paroît vous flatter, & vous n'aurez point à vous plaindre de mes sentimens si ma mere les autorise.

---

## SCENE XIII.

### LES PRÉCÉDENS ET M. FANFAN.

M.me GUILLAUME.

PLACE, place, que tout le monde se range, voici le Livre des leçons. Monsieur Tullius cherchez ce qu'il faut, & faites en sorte de bien nous amuser.

TULLIUS.

Voici, Madame....

M.me GUILLAUME, *interrompant.*

Mesdames, *assisons*-nous tous pour mieux entendre.

TULLIUS, *présentant un papier.*

Voilà, Madame....

M.me GUILLAUME, *se levant pour redresser M. Fanfan.*

Tenez-vous droit, mon fils, & préparez-vous à déployer tout votre génie.

TULLIUS, *présentant le papier.*

Voici, Madame...

M.me GUILLAUME.

Allons donc, M. Tullius, on n'attend qu'après vous.

TULLIUS.

Madame, voilà....

M.me GUILLAUME, *s'asseyant.*

Point de préambule, je vous en prie, je hais les préambules, vous savez qu'ils m'assomment; allons au fait.

M.me BERTRAND.

Vous l'empêchez, Madame Guillaume, souffrez au moins qu'il s'explique.

M.me GUILLAUME.

Eh ! mon Dieu, qu'il dise donc, qu'il parle.

TULLIUS

Voici, Madame, le dernier exercice de M. votre fils; si Monsieur veut avoir la bonté d'interroger, mon Disciple aura l'honneur de répondre à M. le plus succinctement & le plus cathégoriquement qu'il lui sera possible; daignez, Monsieur, jetter les yeux sur ce papier.

VALERE.

Qu'est-ce que cet écriteau, Monsieur le Précepteur ?

TULLIUS.

C'est, Monsieur, le *Compendium*, autrement dit l'*Epitome ou Programme* des questions rélatives à notre exercice. Je vous prie très-humblement, Monsieur, de vous en tenir à ce qui est écrit pour ne point embarrasser la mémoire de mon Disciple.

VALERE.

Avec plaisir, Monsieur Tullius. *il lit.*

M.me GUILLAUME.

Je bous d'impatience.

VALERE.

Oh ! il faut le tems à tout, Mesdames; mais vous allez être contentes. *Il lit, comment s'appelloit le cheval d'Alexandre.* Nous avons l'honneur de le savoir. *De quel forme étoient les trépiés d'Apollon?* Cela vous est égal & à moi aussi; mais prêtez attention. Voici, Mesdames, une question qui vous intéresse, vous n'aurez pas perdu pour attendre. *Qu'est-ce que les femmes ?* M. Fanfan.

M.me GUILLAUME, *à M. Fanfan.*

Regardez-donc Monsieur, imbécile.

VALERE.

Sans doute que vous allez bien faire l'éloge des Dames, car sous la conduite d'un Mentor aussi bien élevé que M. Tullius, vous ne pouvez avoir appris que de très-jolies choses. Allons, voyons, M. Fanfan. *Qu'est-ce que les femmes?*

FANFAN, *d'un ton d'Ecolier.*

» La femme est un animal domestique, malfaisant, traître
» dans ses caresses, faux dans ses actions, cruel dans sa haine,
» inconstant dans son attachement.

M.me GUILLAUME, *se levant.*

Qu'est-ce que vous dites, bête que vous êtes ?

FANFAN.

Je dis ce qu'il y a, ma mere.

M.me GUILLAUME.

Et vous riez, vous, Monsieur Tullius.

TULLIUS, *souriant.*

Madame!

M.me GUILLAUME.

Voilà une leçon très-impertinente.

M.me BERTRAND.

Elle n'est pas flatteuse pour le beau sexe.

TULLIUS.

J'en conviens, Madame, mais le Collége étant l'école de la vertu, on ne doit donner aux jeunes gens que des préceptes très-séveres.

M.me GUILLAUME.

Votre vertu est une insolente, M. Tullius, & vous mériteriez que je vous *chasse* tout-à-l'heure pour vous payer de vos leçons. Au moins, Mesdames, soyez bien persuadées que ce n'est pas ma faute.

M.me BERTRAND.

Nous n'en sommes point offensées, je vous assure.

VALERE.

Vous êtes un petit espiegle, M. Tullius.

TULLIUS, *saluant.*

Monsieur....

VALERE.

Avouez, Monsieur l'Abbé, que c'est un tour que vous avez voulu faire à Madame Guillaume?

M.me GUILLAUME.

Je voudrois bien le savoir.

VALERE.

Tenez, Mesdames, voulez-vous être vengées, allons nous-en faire un tour de promenade, & laissons M. Tullius entre les mains de Poulette; elle m'a tout l'air de le ramener bien tôt à *résipiscence.*

POULETTE.

Monsieur, vous me faites honneur, & je me charge avec plaisir de cette commission.

VALERE.

Allons, Mesdames, M. Fanfan donnera la main à Madame Bertrand; je m'empare, moi, de Madame Guillaume.

M.me GUILLAUME.

Vous êtes charmant, Monsieur, allons, Mesdames, suivons son avis. Fanfan, donnez la main à Madame Bertrand.

VALERE.

VALERE.

Poulette, on vous recommande M. Tullius.

FANFAN.

Oui, mettez-le bien en pénitence, car tout ce que j'ai dit est de lui. *La compagnie sort.*

## SCENE XIV.

### M. TULLIUS, POULETTE, JACQUELINE.

POULETTE, *à Tullius qui veut sortir.*

Restez-là, Monsieur Tullius, vous venez de débiter contre le sexe un libelle diffammatoire qui mérite punition, mais une punition exemplaire.

JACQUELINE.

Etranglons-le pour commencer.

POULETTE.

Nous pourrons finir par-là; mais j'ai d'autres desseins auparavant. Je vous donne rendez-vous dans cette salle pendant le dîner, M. Tullius; trouvez-vous-y, & soyez-y seul, le premier venu attendra l'autre; venez Jacqueline. Vous m'entendez, mon brave; dans cette sale pendant le dîner, & soyez-y seul. *Elles sortent.*

## SCENE XV.

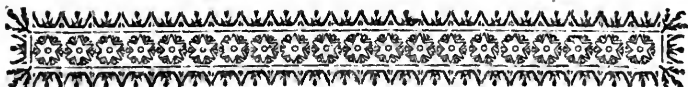
TULLIUS, *seul.*

Elle me donne un rendez-vous, & veut que je m'y trouve seul. Quel est son dessein? *Soyez-y seul.* Ces deux mots partagent mon cœur entre l'espérance la plus flateuse & la crainte la plus vive. Tendre objet de mon ardeur, vous avez l'esprit vindicatif & le bras vigoureux! Mais, si elle vouloit user de violence, pourquoi attendre à tantôt? Elles étoient deux, l'avantage du nombre assuroit ma défaite. N'est-ce pas

plutôt une déclaration ingénieuse qu'elle veut me faire pressentir : *Soyez-y seul ;* c'est-à-dire, j'ai à vous communiquer un aveu que ma modestie ne me permet pas de confier à d'autres qu'à vous. Oui, charmante Poulette, c'est cela que vous voulez m'annoncer, mon cœur vous a entendu ; oui, j'y serai, je m'y crois déja, j'irai, je vous remercierai de vos bontés, je vous.... mais.... mais *soyez-y seul*, peut signifier aussi que vous voulez me rosser d'importance ; elle choisit se moment où tout le monde est occupé du service, & dans ce sallon isolé, j'aurois beau crier, personne ne m'entendroit ; quel embarras ! quelle perplexité ! l'amour d'un côté, le péril de l'autre ; allons, je veux préparer son cœur à la douceur, par quelques vers tendres & soumis. Dieu du Parnasse, secondes mon entreprise, & toi, Amour, prens pitié de Tullius, & sers de Précepteur au plus soumis de tes Ecoliers.

*Fin du second Acte.*





# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

VALERE, POULETTE.

VALERE.

NON, je te dis que je n'ai plus besoin de tes soins, la France, tout va le mieux du monde ; en une heure de promenade avec nos Dames, j'ai fait des merveilles.

POULETTE.

Diantre ! quelles sont donc ces merveilles ?

VALERE.

Plus d'obstacles à mon mariage, plus de difficultés ; j'ai trouvé un expédient admirable pour terminer cela, je marie Madame Bertrand.

POULETTE.

A quoi tend cette idée ? Ce merveilleux expédient empêchera-t-il que Julie n'épouse M. Fanfan ?

VALERE.

Oui, puisque je le marie aussi.

POULETTE.

Quel homme vous êtes, si vous continuez, vous allez marier tout le Village ; mais croyez-vous aussi que tout le monde veuille se prêter à vos arrangemens ?

VALERE.

S'y prêter, mon ami, ah ! je t'assure qu'on est pour mes propositions, d'une docilité incomparable.

POULETTE.

Voilà qui est merveilleux, effectivement ; mais ce qui m'étonne le plus, c'est que Madame Bertrand renonce, comme vous dites, à la fortune que M. Fanfan apportoit dans sa maison en épousant Julie.

VALERE.

Et si j'ai le secret aussi d'assurer cette fortune à Madame

Bertrand, sans qu'elle prenne M. Fanfan pour gendre, que diras-tu ?

POULETTE.

Je dirai, Monsieur, que c'est travailler en illustre rejetton de Procureur, & que vous êtes bien le fils de votre pere; mais j'ai quelques raisons de craindre que vous ne fassiez un pas de clerc.

VALERE.

Et quelles raisons ?

POULETTE.

Ah! ah! c'est qu'on dit toujours que bon chien chasse de race.

VALERE.

Qu'est-ce à dire, maraut ?

POULETTE.

Ne nous fâchons pas, Monsieur, l'événement en décidera; mais j'apperçois Madame Guillaume.

## SCENE II.

### POULETTE, VALERE, M.me GUILLAUME.

M.me GUILLAUME, *à haute voix, en courant.*

Ou est-ce qu'il est ? où est-ce qu'il se cache ? je ne dîne pas sans mon cher Ecuyer. Ah! le voilà; qu'est-ce donc que vous faites ici ?

VALERE.

Nous parlions de vous, Madame.

M.me GUILLAUME.

C'est mal prendre votre tems, on n'abandonne pas les gens qu'on estime pour s'amuser à parler d'eux. Nous allons nous mettre *à table*, mais ce n'est pas *du tout ça* que je voulois dire, je vais chasser M. Tullius.

VALERE.

Pourquoi donc ?

M.me GUILLAUME.

Parce qu'il me déplaît : il y a neuf ans qu'il est chez moi, ça m'ennuie; d'ailleurs il m'a manqué, *& une femme comme moi ne se laisse pas manquer deux fois.* Enfin c'est décidé; j'ai choisi un Précepteur à mon fils, & ce Précepteur, c'est-vous.

VALERE.

Moi, Madame!

M.me GUILLAUME.

Vous même; vous avez de l'esprit, je le vois, parce que *Marchand d'oignon se connoît en ciboules*; ainsi n'allez pas me refuser, car je le veux. Voilà Madame Bertrand qui vous engagera à me rendre ce service, n'elt-il pas vrai, Madame Bertrand.

*Madame Bertrand entre.*

---

## SCENE III.

### M.me BERTRAND ET LES PRÉCÉDENS.

M.me GUILLAUME.

Ah! comme vous êtes fleurie, & quel est donc le galant qui vous a fait ce cadeau?

M.me BERTRAND.

C'est M. votre fils.

M.me GUILLAUME.

Quoi! Fanfan?

M.me BERTRAND.

Lui-même, je trouve son bouquet charmant, mais je suis moins flattée de la chose en elle-même, que de la maniere dont il s'y est pris, pour me l'offrir.

M.me GUILLAUME.

C'est étonnant comme cet enfant-là se forme; voilà l'effet de votre présence, M. Valere, vous voyez ce qu'elle a produit sur mon fils; il y a deux jours qu'il n'auroit pas plus pensé à cela *qu'à s'aller noyer*. Oh! l'on a raison de dire, *dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es*, & vous me refuseriez? Oh! nous verrons. N'est-il pas vrai, Madame Bertrand, qu'il faut que Monsieur me polisse Fanfan, qu'il le rende aimable?

M.me BERTRAND.

Monsieur s'en acquitera très-bien.

VALERE.

Non, Madame, s'il vous plaît; M. Fanfan doit vous appartenir, & vous connoissez quelqu'un qui est beaucoup mieux en fond que moi pour former un homme aimable, & près de qui l'obéissance est un plaisir sensible.

M.me BERTRAND.

Voilà encore votre propos de la promenade, mais il faut dîner. Conduisez je vous prie, Madame; je reste un instant, avec sa permission, pour donner quelques ordres à Poulette.

M.me GUILLAUME.

Oui, oui, ne vous gênez pas; allons, donnez-moi le bras

petit obstiné. Oh ! vous ferez ce que je veux, ou vous trouverez à qui parler.

## SCENE IV.

### M.me BERTRAND, POULETTE.

M.me BERTRAND.

Ecoutez, Poulette, je vous crois une fille raisonnable.

POULETTE.

Au moins fais-je de mon mieux pour y ressembler.

M.me BERTRAND.

Je trouve à M. Valere des qualités essentielles que je n'avois pas observées d'abord ; depuis deux heures qu'il est dans cette maison il a saisi des choses qui m'étonnent, que je n'entrevoyois moi-même, que confusément, & sur lesquelles M. Tullius, tout savant qu'il est, n'avoit pu acquérir que des notions abstraites.

POULETTE.

Je le crois bien, Madame, à quoi pensez-vous aussi de consulter M. Tullius ? Ces vieux pédans ont beau travailler sur certaines matieres, ils ne font que tourner autour du pot ; mais ma foi, vive un jeune Officier pour pénétrer les choses.

M.me BERTRAND.

Cependant tu vas rire de ses idées. Il prétend que je suis d'âge encore à me remarier, & à fixer le cœur d'un jeune homme.

POULETTE.

Preuve évidente de sa pénétration.

M.me BERTRAND.

Tu es donc aussi de cet avis-là ?

POULETTE.

En êtes-vous fâchée, Madame ? aimeriez-vous mieux que je mente !

M.me BERTRAND.

Non.

POULETTE.

Que je vous dise qu'une femme à trente ans n'est plus bonne à rien ?

M.me BERTRAND.

Non.

POULETTE.

Que vous êtes laide à faire peur ?

M.me BERTRAND.

Non.

POULETTE.

Sans eſprit, rebutante, bégueule ?

M.me BERTRAND.

Non, aſſurément.

POULETTE.

Eh bien ! cela étant, convenez donc qu'un homme, tel qu'il ſoit, ne fera rien d'extraordinaire en vous priant d'accepter ſa fortune & ſon cœur.

M.me BERTRAND.

Voilà préciſément ce que me diſoit cet étourdi de Valere.

POULETTE.

Et voilà ! juſtement auſſi pourquoi vous lui trouvez, comme moi, beaucoup de mérite & de pénétration ; mais vous auroit-il par hazard propoſé quelqu'un ?

M.me BERTRAND.

Oh ! le parti le plus incroyable & le plus ſingulier.

POULETTE.

Et c'eſt ?

M.me BERTRAND.

Le jeune Ecolier de M. Tullius, M. Fanfan. Il y a de quoi s'étonner ; auſſi j'ai plaiſanté d'abord ſur cette propoſition.

POULETTE.

Mais enſuite, vous aurez traité la choſe plus ſérieuſement.

M.me BERTRAND.

C'eſt Valere qui inſiſtoit.

POULETTE.

Je le penſe bien, & alors vous avez capitulé.

M.me BERTRAND.

Non, j'ai raiſonné avec lui.

POULETTE.

C'eſt tout de même, place qui capitule & femme qui raiſonne ſont à moitié rendues ; enfin qu'à répondu Valere à vos raiſonnemens ?

M.me BERTRAND.

Il m'a fermé la bouche par mille galanteries. J'ai objecté l'innocence du jeune homme, ſon peu d'uſage ; Valere a badiné ſur mes ſcrupules : enfin il m'a démontré tant de convenances dans cette union, que moitié riant, moitié ſérieuſe, j'en ſuis venue à lui donner gain de cauſe.

POULETTE.

Je le devinois, le moyen de s'en défendre auſſi puiſque vous êtes d'accord ſur les convenances, voilà le mariage fait.

M. BERTRAND.

Oh ! pas encore, quoique Valere ſe ſoit engagé à me faire propoſer la choſe par Madame Guillaume, & que je [illegible] ie très capable de le déterminer, j'ai d'autres ſcrupules qui m'arrêteront.

POULETTE.

Eſt-ce que vous avez peur de ne pas plaire à votre prétendu ?

M.^me^ BERTRAND.

Non, Valere a ſaiſi des probabilités aſſez favorables pour diſſiper mes doutes à ce ſujet. J'ai des raiſons moi-même pour croire à ce jeune homme certains ſentimens; mais la raiſon exige que je ne me décide pas ſans des convictions poſitives, & c'eſt auſſi pour cela que je me recommande à toi.

POULETTE.

Et que faut-il que je faſſe ?

M.^me^ BERTRAND.

Il faut ſaiſir des occaſions favorables pour gagner le jeune homme, & le faire parler à mon ſujet, voir ce qu'il penſe; en un mot, ſavoir le ſecret de ſon cœur.

POULETTE.

Et faut-il que vous ſachiez cela bientôt ?

M.^me^ BERTRAND.

Tu ſens bien que des affaires ſérieuſes donnent toujours un peu d'impatience; ce n'eſt pas à cauſe de moi car j'ai, Dieu merci, le cœur très-libre & très-indifférent; mais j'ai beſoin de cette déciſion pour marier Julie.

POULETTE.

Cela s'entend, Madame, vous n'êtes pas preſſée; mais comme on dit, le plutôt ſera le mieux

M.^me^ BERTRAND.

Je m'en rapporte à toi, ſi tu me ſers comme je le ſouhaite, tu peux conter ſur ma reconnoiſſance.

POULETTE.

Ne vous inquiétez pas. *Madame Bertrand ſort.*

---

## SCENE V.

POULETTE, *ſeule.*

Mon maître a raiſon, la bonne Dame eſt par ma foi toute réſignée; il faut croire que l'air de la campagne eſt diablement contagieux pour les cœurs déſœuvrés. Tout ce que je vois ici me fait faire des réflexions politiques & morales

ſur le pouvoir de l'amour, qui mériteroient une foi d'être imprimées; oui, je me ſens autour de la cervelle, & dans les doigts, des démangeaiſons romaneſques.

*Jacqueline entre, & Poulette marche avec action, en paraiſſant rêver.*

## SCENE VI.

### JACQUELINE, POULETTE.

JACQUELINE, *à part.*

Le voilà juſtement ſeul. (*Haut.*) La France!

POULETTE, *marchant ſans voir Jacqueline.*

La délicieuſe hiſtoire que cela feroit!

JACQUELINE, *le ſuivant, tire une lettre de ſa poche.*

La France!

POULETTE, *ſans voir Jacqueline.*

Les beaux événemens!

JACQUELINE, *le ſuivant la lettre à la main.*

Ecoutes-moi donc.

POULETTE, *marchant toujours.*

Les beaux caracteres!

JACQUELINE, *le ſuivant.*

Te mocques-tu de moi?

POULETTE, *marchant.*

Quel dommage que je ne ſois pas Auteur.

JACQUELINE, *ſe mettant au devant.*

Monſieur l'Auteur que l'Enfer confonde, veux-tu bien m'entendre, es tu ſourd?

POULETTE.

Ah! c'eſt toi, Jacqueline?

JACQUELINE, *en colere.*

Je te conſeille de t'en appercevoir; je ſuis là depuis un quart-d'heure.

POULETTE.

C'eſt que je rêvois à un projet, ma charmante; mais que veux-tu?

JACQUELINE.

Apprête-toi à rire, & remercie moi.

POULETTE.

De quoi?

JACQUELINE.

Je t'apporte une lettre.

POULETTE.

De qui?

JACQUELINE.

De M. Tulli : tiens, elle doit être curieuse.

POULETTE, *prenant la lettre.*

Que veux-tu que j'en fasse ?

JACQUELINE.

Eh ! pardi, voir ce qu'elle contient.

POULETTE, *rendant la lettre.*

Cela m'est impossible, mon enfant.

JACQUELINE.

Pourquoi donc ?

POULETTE.

C'est que je ne sais pas lire.

JACQUELINE.

Quoi ! tu fais des projets d'Auteur & tu ne sais pas lire?

POULETTE.

Ma foi, non.

JACQUELINE.

Peste de toi ! tu es bien mal appris de mortifier ainsi ma curiosité. N'es-tu pas honteux à ton âge de ne pas seulement savoir lire ?

POULETTE.

Quand tu te fâcheras, il n'en sera ni plus ni moins; au surplus, si tu es curieuse, tu as la lettre, il ne tient qu'à toi de te contenter.

JACQUELINE.

Non, il ne tient pas à moi, puisque c'est de l'écriture.

POULETTE.

Ah ! j'entens, c'est-à-dire, qu'en fait d'ignorance, nous n'avons rien à nous reprocher.

JACQUELINE.

Qu'appelles-tu, insolent, je lis dans l'imprimé, moi.

POULETTE.

Oh ! dès que tu lis dans l'imprimé, c'est différent ; cependant, vois à quoi cela nous avance.

JACQUELINE.

Chienne de lettre ! il faut qu'elle vienne me tenter justement quand je n'ai pas de moyen pour en passer mon envie.

POULETTE.

En vérité, c'est dommage, je te trouve à plaindre.

JACQUELINE.

J'apperçois M. Fanfan qui vient par ici, il va nous tirer d'embarras.

POULETTE.

Peut-être. *Fanfan entre.*

## SCENE VII.

### M. FANFAN ET LES PRÉCÉDENS.

FANFAN, *à part avec humeur.*

Elle est avec cette importune de Jacqueline, je ne pourrai jamais rien lui dire.

JACQUELINE, *allant au devant de M. Fanfan.*

M. Fanfan, savez-vous lire?

FANFAN, *avec humeur.*

Qu'est-ce que cela vous fait?

JACQUELINE.

C'est que nous avons une lettre à déchiffrer; tenez, exercez vos talens, cela vous amusera.

FANFAN.

Je ne suis pas d'humeur à m'amuser; ainsi déchiffrez votre lettre vous-même, vous aurez un valet de reste.

POULETTE.

Quoi! M. Fanfan, vous nous refusez cette grace?

FANFAN.

Si c'est pour vous, Mademoiselle, je le veux bien, & quoique j'aie l'esprit occupé d'autre chose, je ne vous désobligerai point; où est la lettre?

JACQUELINE.

Tenez, & lisez cela très-respectueusement, car c'est de votre Précepteur.

FANFAN *lit.*

A ma toute adorable & très chere Poulette. (*A Poulette.*) Comment, Mademoiselle, M. Tullius vous appelle sa très-chere Poulette, sa toute adorable?

POULETTE.

Oh! vous ne voyez rien, il m'a dit des choses beaucoup plus significatives & plus passionnées.

FANFAN.

Plus passionnées? Mademoiselle.

JACQUELINE.

Il ne faut pas que cela vous étonne; votre Précepteur est un dégourdi qui ne s'en tient pas à la morale du Collége; allez, laissez-le faire; mais continuez votre lecture, & voyons ce que chante le dedans de la lettre.

FANFAN, *ouvrant la lettre.*

Ce sont des vers!

POULETTE ET JACQUELINE, *ensemble.*

Des vers !

FANFAN.

Oui vaiment, écoutez.

Vos rigueurs tous les jours augmentent mon martyre.

JACQUELINE.

Bon, c'est le commencement d'une chanson que je sais par cœur.

POULETTE.

Laisse donc lire; continuez, M. Fanfan.

FANFAN *lit.*

Vos rigueurs tous les jours augmentent mon martyre,
Rien n'est égal à mon tourment,
Cède à l'ardeur que tu m'inspires.

JACQUELINE.

Je sais encore celui-là.

POULETTE.

Finiras-tu tes remarques. Je vous demande pardon, M. Fanfan, poursuivez.

FANFAN.

Je le veux bien, mais qu'elle ne m'interrompe plus, car je lirai tout bas.

Cède à l'ardeur que tu m'inspires,
Car je suis un parfait amant.
Je ne vous écris qu'en tremblant; *Jacqueline fait la révérence.*
Catin, calmez votre colere : *Jacqueline fait une révérence.*
Recevez, Reine des Bergeres,
Les assurances très-sinceres *Jacqueline fait deux révérences de suite.*
Du plus parfait attachement.

POULETTE.

Es-tu folle, Jacqueline, à qui s'adressent toutes ces révérences ?

JACQUELINE.

A quantité de Messieurs de ma connoissance qui viennent de passer.

POULETTE.

Et où sont ces Messieurs ?

JACQUELINE.

Pardi ! les voilà, ce sont les vers de M. Tullius; comme tu m'avois défendu d'interrompre, je n'ai rien voulu dire en les reconnoissant; mais à mesure qu'ils ont passé je leur ai fait ma politesse.

POULETTE.

C'est à-dire que ce billet-doux est comme la casaque de notre Bedeau, de pieces & de morceaux de quatre ou cinq couleurs, & fait aux dépens de toute la paroisse.

JACQUELINE.

Justement, & voilà pourquoi M. Tullius feuilletoit tantôt des livres d'opéra; il y a pris ce qu'il lui convenoit, & je gagerois qu'il ne s'est absenté du dîner, que pour rassembler ses rognures sans qu'on s'en apperçût.

POULETTE.

Cela pourroit bien être; je parie, moi, que M. Tullius a voulu esquiver le rendez-vous que je lui ai donné, en m'écrivant des douceurs, il faut sûrement qu'il s'en tienne quitte, car il n'en parle pas dans sa lettre, & il n'arrive guerres.

JACQUELINE.

Laisse-lui le tems, il dine peut-être. Après tout il en a besoin; on ne peut pas toujours s'occuper de ses amours, & cela fatigue; n'est-ce pas M. Fanfan ?

FANFAN, *avec humeur.*

Je n'en sais rien, Mademoiselle. (*A part.*) Elle ne s'en ira pas.

JACQUELINE.

Vous avez donc toujours de l'humeur, M. Fanfan.

FANFAN.

Oui, & j'en aurai tant que vous serez ici.

JACQUELINE, *s'en allant.*

Oh ! sur ce pied-là, je vous laisse.

FANFAN.

A la bonne heure.

JACQUELINE, *revenant.*

Poulette, si je trouve M. Tullius, je te l'enverrai.

POULETTE.

C'est bon, mais tâches qu'il vienne seulement dans un quart-d'heure.

JACQUELINE, *revenant encore.*

A propos, j'oubliois.

FANFAN, *à part, avec colere.*

C'eſt encore elle.

JACQUELINE.

Donne-moi la lettre.

POULETTE.

Qu'en veux-tu faire ?

JACQUELINE.

Donne toujours ; je vais la porter à M. Valere, pour qu'il en réjouiſſe la compagnie aux dépens de ton Pédant ; c'eſt une vraie comédie pour moi de faire peſter quelque nigaud. Adieu, M. Fanfan. *Elle ſort.*

---

## SCENE VIII.

POULETTE, FANFAN.

POULETTE, *à part.*

La bonne créature.

FANFAN.

Elle eſt bien babillarde toujours. J'avois grande impatience qu'elle fût partie.

POULETTE.

Je m'en ſuis apperçu, M. Fanfan, & j'ai penſé que vous aviez quelque choſe à me dire.

FANFAN, *Fanfan naïvement, & d'un ton paſſionné.*

Oh ! oui, il y a longtems que j'en ai beaucoup à vous confier ; mais quand ce vient au moment, la voix me manque, & je perds la mémoire.

POULETTE.

Eſt-ce pour me faire cette confidence que vous avez quitté la table de ſi bonne heure.

FANFAN.

Non, c'eſt qu'il m'eſt arrivé un malheur.

POULETTE.

Vous n'aviez peut-être pas d'appétit.

FANFAN.

J'en avois quand on eſt entré dans la ſalle, & cela auroit continué, ſi on m'avoit laiſſé au bout de la table, comme de coutume, mais Monſieur Valere qui plaiſante toujours, n'a pas plutôt vû entrer votre maîtreſſe, qu'il m'a fait mettre poſitivement à côté d'elle, en faiſant une quantité de com-

plimens sur un bouquet, dont j'ai fait présent à Madame.

POULETTE.

Et ces complimens vous ont-ils fait du chagrin ?

FANFAN.

Au contraire, j'en étois bien aise, mais à force de les entendre répéter, ils m'ont déconcerté. Madame votre maîtresse a voulu me rassurer, & elle m'a pris la main; alors mon tremblement a redoublé, mon cœur s'est mis à palpiter, j'ai levé les yeux pour me distraire; point dutout, j'ai rencontré ceux de Madame.

POULETTE.

Et cette rencontre vous a ôté l'appétit?

FANFAN.

Hélas! oui, Tenez, ma chere Demoiselle, j'ai lû dans mes livres quelques descriptions de l'amour, que M. Tullius me faisoit passer, parce qu'il disoit qu'il y avoit dumal. Je crois que j'ai gagné ce mal-là.

POULETTE.

Bon! n'avez-vous pas lû aussi dans vos livres, quel est le remede pour cette maladie ?

FANFAN.

Non, mais j'ai toujours pensé à vous le demander.

POULETTE.

Et pourquoi me choisir pour cela, n'avez-vous pas votre Précepteur ?

FANFAN.

Il m'a toujours trompé, Mademoiselle; d'ailleurs il est brusque & maussade, vous êtes bonne & complaisante, vous. Dites-moi, est-il vrai que le mariage pourroit me soulager?

POULETTE.

Mais oui, le mariage est un spécifique qu'on emploie d'ordinaire pour les maladies désespérées, & qui opere le plus souvent des guérisons radicales.

FANFAN, *avec vivacité.*

Si cela est, tâchez que M. Valere engage ma mere à me procurer ce remede, car mon mal est désespéré.

POULETTE.

Et bien, votre mere est déja toute disposée à ce que vous desirez, puisqu'on doit vous marier incessamment à Mademoiselle Julie.

FANFAN, *très-vivement.*

Ah! qu'on n'en fasse rien, Mademoiselle, qu'on n'en fasse rien, cela ne serviroit qu'à me rendre plus malade.

POULETTE.

Pourquoi donc?

FANFAN, *naïvement*

Parce que ce n'est point Mademoiselle Julie que j'aime.

POULETTE.

Ah ! ah ! vous savez donc que le mariage n'est un vrai soulagement qu'avec la personne qu'on aime ?

FANFAN.

Je ne le sais point, mais j'ai lieu de le penser. N'ai-je pas vû marier des Pigeons, des Serins, on n'assemble pas ceux qui se fuient, mais bien ceux qui se cherchent.

POULETTE.

Savez-vous que vos observations vous ont mené loin, M. Fanfan.

FANFAN.

Oh ! je sais bien que je suis un ignorant ; mais ces choses-là parlent toutes seules, Mademoiselle, il ne faut que l'instinct pour s'en appercevoir.

POULETTE.

Votre instinct n'est pas dupe, je vous assure, croyez qu'il vous menera plus droit au but que tous les conseils du monde.

FANFAN, *d'un ton plus élevé.*

Ce qui me fâche, c'est qu'on ne puisse pas se marier à deux personnes tout à la fois.

POULETTE.

Diantre ! il me semble que l'appétit commence à vous revenir, & que feriez-vous donc si cela étoit permis ?

FANFAN, *d'un ton de confidence*

Tenez, je prendrois Mademoiselle Julie en mariage pour faire plaisir à ma mere, & j'en prendrois une, que je sais bien, pour me faire plaisir à moi-même.

POULETTE.

Oui-da, les heureuses dispositions! quel dommage qu'on ne vous laisse pas la bride sur le col, & quelle est cette autre qui vous feroit tant de plaisir?

FANFAN.

Je n'ose pas vous le dire, devinez.

POULETTE.

Est-ce moi ?

FANFAN.

Ah ! non, je n'aime pas tant Jacqueline & Mademoiselle Julie que vous; mais leur vue me cause une certaine impression que vous ne m'avez jamais faite.

POULETTE.

Cela se peut bien; cependant malgré la certaine impression, Jacqueline & Julie ne sont pas encore celles qui vous feroient tant de plaisir.

FANFAN.

FANFAN.

Non.

POULETTE.

En ce cas, je ne vois plus que ma maîtresse, à moins que...

FANFAN, *très-vivement.*

N'en nommez pas d'autres, Mademoiselle.

POULETTE.

Quoi! c'est Madame Bertrand que vous aimez, la mere de Julie?

FANFAN, *avec beaucoup d'action.*

Oui, Mademoiselle, je n'ai pas pu m'en empêcher, mais n'en dites rien à mon Précepteur, car c'est pour cela que je craignois de vous révéler mon secret, n'en abusez point, confiez mon malheur à votre maîtresse seule; dites-lui que j'ai fait tout mon possible pour ne pas l'aimer, que je lui demande pardon de mon audace, mais qu'elle est involontaire, & qu'il me seroit plus aisé de mourir, que de m'en défaire.

POULETTE, *à part.*

Cela va le mieux du monde. (*Haut.*) Allez, Monsieur Fanfan, consolez-vous, & soyez sûr que ma maîtresse n'est pas femme à vous laisser mourir faute d'assistance.

FANFAN.

Le croyez-vous, ma chere Demoiselle. Ah! que vous me faites plaisir; mais ne me flattez-vous pas? Courrez vîte vous en assurer.

POULETTE.

Quoi! tout-à-l'heure?

FANFAN.

Oui, ne différez point, allez, je vous en prie, & revenez avec promptitude, car je me meurs d'impatience.

POULETTE.

Comme l'instinct donne de l'éloquence; restez donc ici, Monsieur Fanfan, je vous promets de faire votre commission, & de vous apporter de bonnes nouvelles. O nature! amour! vous déconcerteriez ma foi tous les Précepteurs du monde. *Il sort.*

---

## SCENE IX.

FANFAN *seul, d'un ton de contentement.*

Ah! que je suis soulagé! ce secret me pesoit sur le cœur; depuis l'aveu que je viens d'en faire, il me paroît que je suis tout autre, je respire plus librement, je me sens plus gai; il

me semble même que je deviens plus hardi, plus spirituel; mais que faire en attendant le retour de Poulette. La lettre que je viens de voir m'inspire une idée; Monsieur Tullius écrit assurement à la femme de charge, parce qu'il est attaqué, comme moi, d'une maladie dont elle est la cause; il écrit pour montrer son esprit c'est donc un moyen pour se rendre aimable, tâchons de l'employer; j'ai justement ici mon écritoire & le cayer de mes devoirs, déchirons-en une feuille; *il s'assied, & déchire son cahier.* Mais, qu'est-ce que je dirai? Je n'ai point de livres d'opéra à copier; quel embarras! si j'en vais chercher, mon Précepteur peut me rencontrer, & m'empêcher de revenir, allons, j'aime mieux écrire ce que je pense; si je fais mal, le motif me servira d'excuse; si je fais bien, j'aurai du moins la gloire de n'avoir volé personne. J'ai lû des vers aussi bien que M. Tullius, essayons d'en faire. *Il rêve & veut écrire.* Ce n'est pas cela, *il déchire son papier, & arrache une autre feuille de son cahier, sur laquelle il écrit.* Ce n'est pas encore cela, *il déchire encore.* Que ceux qui font un livre tout entier doivent avoir de peine, je n'ai qu'une demie page à écrire, & je ne puis pas venir à bout de la premiere ligne.... mais.... *il rêve.* Je crois que m'y voilà, écrivons, peur d'oublier.

## SCENE X.

M. TULLIUS, M. FANFAN, *écrivant & rêvant.*

TULLIUS, *examinant Fanfan, & à part.*

VOILA mon petit coquin seul, qu'est-ce qu'il fait-là? Je parie qu'il est encore dans quelques rêveries luxurieuses, mais il écrit.... *Tullius s'avance.* Si je pouvois voir ce que c'est avant de le surprendre.

FANFAN, *écrivant avec attention.*

» Oui, je vous jure une ardeur éternelle.

TULLIUS, *à part.*

Une ardeur éternelle! il n'est plus occupé d'autre chose, le libertin. *il l'examine.* Comme son visage est animé.

FANFAN, *cessant d'écrire un moment, & regardant sa lettre.*

» Oui, obligeante Poulette.

TULLIUS, *à part.*

Il nomme mon ingrate.

FANFAN.

» Oui, je me félicite de tout, si vous me tenez parole.

TULLIUS, *à part.*

Si elle lui tient parole, elle lui a donc promis quelque chose, la traîtresse?.... Que je suis malheureux ! *Fanfan continue d'écrire.* Le petit scélérat!... avec quelle activité il griffonne sa chienne de lettre. Si je me croyois.... mais non..... la prudence exige que je ne paroisse qu'avec les attributs de mon autorité.... attens, je vais revenir.

## SCENE XI.

FANFAN, *seul.*

J'AI heureusement terminé sans être interrompu, je ne sais si mes vers sont bons, mais je n'ai jamais eu tant de plaisir, ni tant de facilité pour écrire; plions ma lettre.

## SCENE XII.

FANFAN, TULLIUS, *avec une poignée de verges & une férule qu'il cache.*

TULLIUS, *à part.*

IL est encore occupé; cachons mes armes.

FANFAN, *sans voir Tullius.*

Mais Poulette ne vient point.

TULLIUS.

Non, mais me voici, moi.

FANFAN *cachant sa lettre.*

Ah ciel! m'auroit-il épié?

TULLIUS.

Que voulez-vous à Poulette?

FANFAN, *timidement.*

Rien du tout, Monsieur.

TULLIUS.

Comment, rien? Et quel est ce papier que vous avez serré dans votre poche quand vous m'avez apperçu?

FANFAN, *timidement.*

C'est mon mouchoir, M. Tullius, regardez plutôt.

*Il tire son mouchoir de sa poche.*

TULLIUS.

Et ces autres papiers que voilà par terre, sont-ce aussi vos mouchoirs? Répondez.... vous êtes un imposteur; voilà

votre écritoire sur la table, qui prouve votre mensonge ; montrez-moi la lettre que vous avez écrite.

FANFAN, *à part.*

Je me sens hors de moi, sa persécution me révolte.

TULLIUS *avec autorité.*

Eh bien ! à qui est-ce que je parle ?

FANFAN.

Mais, Monsieur....

TULLIUS, *très-emporté & menaçant.*

Je veux voir cette lettre, & tout-à-l'heure, retournez poches.

FANFAN.

Pourquoi donc, s'il vous plaît ?

TULLIUS.

Pas tant de raisons, retournez vos poches, je le veux.

FANFAN, *d'un ton d'impatience.*

Vous le voulez, ( *à part* ) le feu me monte au visage.

TULLIUS.

Obéirez-vous ?

FANFAN, *après l'avoir regardé de côté en silence, & mettant son chapeau.*

Non, je ne vous obéirai pas.

TULLIUS.

Tu ne m'obéiras pas, petit impudent ! eh bien, regardes ces verges qui te sont destinées ; si tu as l'audace de me résister, je te donne cent coups d'étrivieres dans cette place.

FANFAN.

Ne vous y jouez pas, M. Tullius, ou bien....

TULLIUS, *furieux.*

Tu oses me menacer. *Il veut avancer.*

FANFAN, *avançant de son côté.*

N'approchez pas, je vous dis, j'ai de l'humeur & plus de force que vous ; & si vous faites le moindre mouvement avec votre balai, je vous étrangle sur la place.

TULLIUS, *laissant tomber ses verges & sa férule.*

Les armes tombent de mes mains & la surprise m'ôte la force de lui répondre, je ne le connois plus.

FANFAN.

Je me connois bien, moi. Ce n'est plus à mon âge qu'on doit craindre les étrivieres ni les Précepteurs ; vous m'en avez fait assez, M. Tullius, croyez moi, rengainez pour toujours vos complimens, & remerciez-moi de ma modération.

TULLIUS, *avec sentiment.*

Petit ingrat ! voilà donc comme vous payez les soins paternels que j'ai pris de vous depuis neuf années.

FANFAN *fierement.*

Beaux soins vraiment, je vous conseille de m'en faire un reproche; si je ne suis qu'un idiot, à qui en ai-je l'obligation ? Qu'est-ce qui m'a fait apprendre par cœur ces sottises que j'ai récitées tantôt devant la compagnie. Allez, Monsieur Tullius, portez vos leçons aux Marmouzets, ma raison & mon cœur m'en ont donné depuis peu, qui valent mieux que toutes les vôtres.

TULLIUS, *avec aigreur.*

Ce sont vos passions qui vous dominent, petit libertin, & non pas votre raison; mais votre mere sera instruite de vos fredaines.

FANFAN, *ironiquement.*

Prenez garde vous-même que je ne l'instruise des vôtres.

TULLIUS.

Hé ! que lui direz-vous?

FANFAN, *qui s'approche.*

Tenez, demandez à Poulette; elle a vu de vos vers, & me les a fait lire, demandez-lui ce qu'elle en pense ?

TULLIUS.

Je suis confondu.

---

## SCENE XIII.

### POULETTE ET LES PRÉCÉDENS,

POULETTE.

Qu'est-ce que c'est donc, Messieurs, vous parlez bien haut ? Vous êtes tout échauffé, M. Fanfan, est-ce que votre Précepteur vous apprend quelque nouvel exercice.

FANFAN, *toujours avec ironie.*

Non, Mademoiselle, c'est moi qui lui en fait soutenir un bon, & je ne crois pas qu'il ait jamais envie de revenir à mon école; mais rendez-moi compte de votre message. Qu'avez-vous à m'apprendre ?

POULETTE.

Tout vous est favorable; Madame votre mere est elle-même à présent à plaider votre cause, & vous attend au fallon avec ma maîtresse & la compagnie.

FANFAN, *transporté.*

Quoi ! j'aurai en mariage. . . .

POULETTE.

Allez, je me trompe fort, ou vous ne tarderez pas à être le maître ici de toutes les manieres.

FANFAN, *saute au col de Poulette.*

Que je vous embrasse, ma chere bonne amie, je ne me sens pas de joie. *Il l'embrasse encore.* Encore une fois, que je vous ai d'obligation.... *à Tullius qui le regarde* Ne faites point de grimace, M. Tullius, je ne crains plus personne.

TULLIUS, *d'un ton pédantesque.*

O pervertissement affreux!

FANFAN, *avec ironie.*

Faites meilleure mine à votre adorable, si vous la voulez en mariage; allez, mon cher Précepteur, ne dissimulez plus vos sentimens; mais souvenez-vous aussi qu'on perd tôt ou tard son latin à gêner ceux des autres. *Il prend la main de Poulette.* Au revoir, ma bonne amie Poulette.... *en lui serrant la main*, au revoir.... au revoir, ma bonne amie.

---

## SCENE XIV.

### POULETTE, TULLIUS.

TULLIUS.

MALHEUREUX que je suis! ma présence même ne les gêne plus.

POULETTE, *à part.*

Achevons de le désoler. (*Haut, & avec douceur*) M. Tullius, c'est à nous deux à présent, nous sommes seuls, il s'agit d'en découdre.

TULLIUS.

Et que voulez-vous encore, phénomene d'ingratitude, après les outrages que vous causez à ma tendresse; n'êtes-vous pas satisfaite?

POULETTE, *tranquillement.*

Point de verbiages, s'il vous plaît, les momens sont précieux, vous devez une réparation aux Dames, pour les injures que vous avez fait débiter contre elles par M. Fanfan. Vuidons cette affaire bien vîte.

TULLIUS.

Pouvez-vous plaisanter encore?

POULETTE, *un peu plus vivement.*

Comment ventrebleu, vous croyez que je plaisante. Ah! vous allez voir si je suis une femme à plaisanter (*Reprenant le ton indifférent.*) Tenez, M. Tullius, voici deux pistolets chargés de trois balles chacun, & bien amorcés.

TULLIUS, *effrayé.*

Ah Ciel!

POULETTE.

Prenez-en un, M. Tullius, je vous laisse le choix.

TULLIUS.

Et que voulez-vous que j'en fasse?

POULETTE.

La belle demande! est-ce que vous ne savez pas à quoi cela sert? Prenez, vous dis-je, & que cela se passe doucement; il faut que l'un de nous deux fasse sauter la cervelle à l'autre; voila tout.

TULLIUS, *effrayé.*

Justes Dieux! voilà tout. Est-ce que vous comptez cela pour rien?

POULETTE.

Comment! vous hésitez? Une bagatelle semblable vous épouvante? Allons, M. Tullius, point de mauvaises raisons, expédions, je vous prie, car j'ai affaire.

TULLIUS.

Mais est-il bien possible que vous ayez formé réellement un dessein aussi barbare.

POULETTE.

Encore des raisonnemens. (*d'un ton d'amitié.*) Tenez, parlons franchement, est-ce que vous avez peur?

TULLIUS.

A vous dire vrai, Mademoiselle, votre démarche a quelque chose d'étrange, & qui me glace d'horreur.

POULETTE.

Que ne disiez vous d'abord. Je ne puis pas deviner votre goût, moi; allons, puisqu'il faut vous traiter en poltron, voici justement des armes qui vous conviennent. (*Elle ramasse la férule.*) Mettez-vous à genoux, M. Tullius.

TULLIUS.

Quoi, vous voudriez! ...

POULETTE.

A genoux, vous dis-je, ou prenez les pistolets, si vous l'aimez mieux, je vous laisse encore le choix.

TULLIUS, *à part.*

Quelle perplexité!

POULETTE.

Eh bien!

TULLIUS.

Me voilà à vos genoux.

POULETTE.

C'est bon. (*A part.*) s'il pouvoir venir quelqu'un, (*à Tullius.*) Tendez votre main, que je vous donne une férule pour commencer.

TULLIUS.

Quoi ! . . .

POULETTE.

Tendez-donc, ou je reviens au pistolet.

TULLIUS, *tendant la main.*

Où suis-je réduit. *Il reçoit une férule.*

POULETTE.

L'autre main.

TULLIUS.

J'entens du monde, Mademoiselle. *Il veut se relever.*

POULETTE.

Remettez-vous, ou bien. . . .

---

## SCENE XV.

### JACQUELINE ET LES PRÉCÉDENS.

JACQUELINE, *dans le fond du Théâtre en éclatant de rire.*

Ah ! qu'est-ce que je vois, M. Tullius en pénitence, & Poulette qui fait l'école.

POULETTE.

Approchez, Jacqueline, vous n'êtes pas de trop, Monsieur fait une réparation au sexe, qui vous regarde plus que moi ; vous voulez bien permettre qu'il continue.

JACQUELINE, *riant.*

Oh ! de tout mon cœur, j'aime à voir M. Tullius dans cette posture ; il a une figure toute drôle.

POULETTE.

Répétez, Monsieur, le compliment que je vais vous dire : *Mesdemoiselles, je suis un nigaud ;* allons donc.

TULLIUS, *entre ses dents.*

Mesdemoiselles, (*il s'arrête & dit à Poulette*) pouvez-vous me contraindre jusqu'à ce point !

JACQUELINE.

Pardi ! vous avez bien de la peine à dire que vous êtes un nigaud, allons donc, est-ce qu'on ne sait pas ce qui en est ?

POULETTE, *prenant le pistolet.*

Finissons-nous ?

TULLIUS, *à part.*

Il faut s'y résoudre. (*Haut*) Mesdemoiselles, je suis un nigaud.

POULETTE, *remettant les pistolets à Jacqueline.*

Bon : *Je demande pardon aux Dames de mes sottes leçons.*

TULLIUS.

Je demande pardon aux Dames de mes sottes leçons.

POULETTE.

Fort bien, M. Tullius, il n'y a plus que courage à prendre : *Et je leurs promets bien.*

TULLIUS.

Et je leurs promets bien.

POULETTE.

*De ne jamais parler d'elles, ni en bien, ni en mal.*

TULLIUS.

De ne jamais parler d'elles, ni en bien, ni en mal.

POULETTE.

A merveille. Mademoiselle Jacqueline va finir la cérémonie, & tout sera dit. Tenez, Jacqueline, voilà mes armes; ayez la bonté de donner deux férules à Monsieur.

JACQUELINE.

Oh ! avec plaisir; tendez, M. Tullius, tendez donc.

TULLIUS.

Cruelle Poulette, n'est-ce pas assez de vous!

POULETTE, *d'un ton de pédant.*

Soumettez-vous.

JACQUELINE, *lui prenant la main.*

Allons, en voilà une, vîte à l'autre, *elle lui prend l'autre main*, en voilà deux; pardi ! j'y prens goût; Poulette, ordonne encore quelque chose.

POULETTE.

C'est assez, relevez-vous, M. Tullius, & vous, Jacqueline, allez instruire la compagnie de la docilité de Monsieur.

TULLIUS, *courant à elle.*

Pousseriez-vous la vengeance jusques-là, barbare.

POULETTE.

N'ayez point de scrupule là-dessus, M. Tullius, il est moins humiliant d'avouer ses erreurs que d'y persister.

TULLIUS.

Si cela se fait, cruelle, je fuis de cette maison pour n'y jamais rentrer.

JACQUELINE.

Eh mais, c'est un parti qu'il faudra toujours que vous preniez, quand nous ne dirions mot.

TULLIUS.

Pourquoi donc?

JACQUELINE.

Parce qu'on vous chasse....

TULLIUS.

Qu'est-ce à dire?

JACQUELINE.

Cela veut dire que ma maîtresse, aussi scandalisée que nous de l'éducation de M. Fanfan & de son exercice, ne veut plus

de vous pour l'instruire. Voilà un effet de cinquante pistoles, dont elle récompense vos services, en vous continuant chaque année les appointemens que vous aviez chez elle.

TULLIUS.

Est-il possible qu'on me congédie !

POULETTE.

En effet, il est doulonreux qu'on ne vous laisse pas régenter M. Fanfan jusqu'à sa cinquantaine ; cela est triste,

TULLIUS.

Après tout ce que j'ai fait !

JACQUELINE.

Je vous plains aussi, en vérité ; cependant je vàis rendre compte de ma commission, & vous souhaite un bon voyage ; si par hazard vous aviez encore besoin de quelques férules avant de partir, ne vous en faites pas de faute, & souvenez-vous, M. Tullius, que je suis toujours à votre service. Adieu M. Tullius.

## SCENE XVI.

### TULLIUS, POULETTE.

TULLIUS.

Que d'avantures l'une sur l'autre ! que de mortifications !

POULETTE, *d'un ton de regret.*

Si bien donc, M. Tullius, que nous allons vous perdre ? j'en suis réellement fâchée, car votre éducation m'amusoit ; j'aurois fais sûrement quelque chose de vous.

TULLIUS, *pathétiquement.*

Voilà ce que je démandois ingrate, & vous n'avez eu pour moi que des mépris & des rigueurs ; mais il est encore tems ; voilà cinquante pistoles sans mes épargnes, qui sont honnêtes, & la pension qu'on me conserve ; dites seulement un mot, & Tullius se donne à vous avec toute sa fortune.

POULETTE, *tendrement.*

Gardez votre magot, M. Tullius, je vous assure qu'il ne m'est pas possible d'accepter un mari ; fût-il un Prince, je le refuserois.

TULLIUS.

J'approuve votre délicatesse, elle s'accorde avec mes sentimens, mais ce n'est pas non plus un mari que je vous propose ; non, belle Poulette, les liens du mariage sont tyranniques pour la vertu, & contradictoires à la nature.

POULETTE.

Ah ! ah ! que me proposez-vous donc ?

TULLIUS, *d'un ton précieux.*

Un amant soumis & tendre, auquel vous ne serez attaché que par ce seul & doux sentiment que le goût fait naître, que le plaisir entretient, & que la liberté rend durable.

POULETTE.

Ouida? Monsieur le Docteur, mais il me paroît que vous avez une morale assez croustilleuse.

TULLIUS, *vivement.*

Plût au ciel, ma chere, qu'elle devînt à la mode!

POULETTE.

Mais oui, je vous dis, la sagesse & l'honneur ne laisseroient pas d'y trouver leur compte.

TULLIUS, *précipitamment.*

N'en doutez point, belle Poulette, la sagesse consiste à donner son cœur quand un honnête homme le demande; mais c'est un crime de le mal placer.

POULETTE.

Sont-ce là les leçons que vous donnez à vos Disciples?

TULLIUS.

Il n'est pas question de mes disciples, on a des maximes avec eux qui ne sont pas faites pour les grandes personnes. Vous êtes aussi charmante que je suis honnête-homme, c'est pour cela que je vous distingue; oubliez le goût passager qu'un petit sot vous inspire, & qui finiroit par vous perdre. Le moment nous est cher, prononcez ma sentence, décidez, belle Poulette, de ma vie ou de ma mort.

POULETTE, *ironiquement.*

Vous mériteriez, Monsieur l'honnête-homme, que je vous accorde le dernier, & que je vous assomme sur la place; je devinois bien que vous étiez un imbécile, mais je ne vous croyois pas imposteur, ni libertin, & vous m'apprenez que ces qualités peuvent se trouver ensemble.

TULLIUS, *tendrement.*

Vous m'insultez, beauté brutale.

POULETTE.

Monsieur le Docteur, prenez garde que vos complimens ne vous attirent encore une correction avant votre départ; tenez, je m'y sens disposée, & la main me démange comme tous les diables.

TULLIUS.

Eh bien! cruelle, satisfaites-vous; j'obéissois tantôt à vos ordres en me prosternant à vos pieds, m'y voilà de mon plein gré, pour vous demander grace, pitié, miséricorde.

*La compagnie entre & reste au fond du Théâtre; Valere empêche qu'on n'avance.*

## SCENE XVII.

VALERE, JULIE, M.me BERTRAND, M.me GUILLAUME, JACQUELINE, *dans le fond du Théâtre.* TULLIUS, *à genoux devant Poulette sur le devant de la Scène.* POULETTE.

VALERE, *dans le fond du Théâtre.*

POINT de bruit, Mesdames, le tableau est intéressant.

TULLIUS, *à genoux prenant amoureusement la main de Poulette.*

Vous ne répondez point, vous détournez la vue. Est-ce mépris? Est-ce tendresse? M'aimez-vous? Partirons-nous ensemble?

POULETTE.

Ma foi, je n'en sais rien, mais demandons. (*il se tourne vers le fond du Théâtre.*) Qu'en dit la compagnie?

TULLIUS, *appercevant tout le monde, se leve en s'écriant.*

Ah! je suis perdu.

VALERE.

Il ne falloit pas vous déranger, M. l'Abbé, ces Dames prenoient un plaisir infini à vous voir si galant.

M.me GUILLAUME.

Comment donc, M. Tullius, vous ne m'aviez pas dit cela: tredame comme vous êtes passionné.

POULETTE.

Monsieur m'a donné de l'ouvrage, Mesdames; il falloit pour lui résister une vertu comme la mienne.

FANFAN, *ironiquement.*

Courage donc, M. Tullius, vous ne dites mot.

TULLIUS, *d'un ton de pédant.*

Vous avez vû ma foiblesse, Mesdames, mais le Sage n'en est point exemt, les plus fameux Héros ont fléchi comme moi sous le joug de l'amour; l'antiquité fait mention partout de la jupe d'Achile & du fuseau d'Hercule.

M.me GUILLAUME.

Il n'est point ici question d'antiquité ni de cotillon, vous êtes un sot; je vous ai fait congédier, ainsi allez vous-en.

TULLIUS, *respectueusement.*

Je n'ai plus qu'un mot à dire, Madame, je brûle pour les charmes de l'inflexible Poulette, le sort en est jetté, & je mets tout mon bonheur à l'obtenir en mariage.

POULETTE.

Mesdames, c'est à vous que j'ai cette obligation, car Monsieur me faisoit tout-à-l'heure des propositions moins honnêtes.

JACQUELINE.

Honnête ou non, je m'y oppose, & toute la compagnie sait que j'en ai le droit.

TULLIUS, *vivement.*

Et quel droit s'il vous plaît?

JACQUELINE.

C'est que je l'épouse.

TULLIUS.

Qui?

JACQUELINE.

La France.

TULLIUS.

Qu'est-ce que cela me fait, votre la France n'a rien de commun avec mon mariage.

VALERE.

Pardonnez-moi, Monsieur, l'objet de votre tendresse, l'inflexible Poulette que vous adorez, est la France, mon Valet.

TULLIUS.

Oh ciel!

VALERE.

Il se trouve femme de charge ici par des raisons que ces Dames savent depuis mon arrivée; & votre méprise, en les amusant, a servi à me faire pardonner cette supercherie.

TULLIUS.

Quoi! Monsieur, vous me trahissez aussi?

VALERE.

Ma foi oui, Monsieur Tullius, je n'ai eu garde de faire cesser le divertissement; car vous faisiez votre rôle si parfaitement, que je me serois fait ennemi de tout le monde en vous tirant d'erreur.

M.me BERTRAND.

Ne vous plaignez point de cette plaisanterie, M. Tullius, vos brusqueries pour votre Disciple méritoient au moins cette mortification; vous n'étiez pas vous-même, assez irréprochable pour être aussi rigide envers les autres. Que cela vous serve de leçon.

FANFAN.

Et qu'il ne s'avise plus d'en donner.

TULLIUS, *irrité.*

On vous soutient, petit impudent, on vous affranchit du joug, mais j'avertis votre mere d'y prendre garde.

M.me GUILLAUME.

Je sais ce que j'ai à faire, Monsieur.

TULLIUS.

Je le crois, Madame, mais vous ne savez pas que j'ai surpris ce libertin écrivant des billets-doux à ce même fripon déguisé.

FANFAN.

C'est encore une de vos erreurs. Si j'ai écrit, ce n'étoit point à Poulette. Voici ces vers qui vous ont tant occupé; tenez, Monsieur Valere, lisez-les tout haut, je n'en rougirai pas; mais vous avez un échantillon de la poésie de M. Tullius, régalez-en la compagnie.

TULLIUS.

Quoi! mes vers....

VALERE.

Sont entre mes mains, Monsieur, c'est un hommage à Poulette, dont ces Dames ont beaucoup ri je vous assure.

M.me GUILLAUME.

Cela est vrai, Madame Bertrand & sa fille disent qu'ils ne valent rien, moi je les trouve pitovables; ainsi voilà qui est fini. Voyons ceux de mon fils, je suis ravie d'avoir un Poëte dans ma famille.

VALERE.

Quoi! M. Tullius, vous vous retirez?

M.me GUILLAUME.

Je voudrois bien voir qu'il s'en allât; Monsieur, vous ne partirez qu'après avoir entendu les vers de mon fils; j'ai écouté les vôtres, ainsi restez, ou je vous *dépensionne*.

VALERE.

Allons, Monsieur Tullius, ne risquez point d'être *dépensionné*. Mesdames, soyez attentives, je vais lire les vers de famille; Monsieur Fanfan excusera si je ne m'en acquitte pas bien.

FANFAN *naïvement*.

Oh! lisez comme vous voudrez, je n'ai point mis d'art pour les faire, il n'en faut pas pour les lire.

VALERE *lit*. *

Heureux le jour, & le mois, & l'année,
Et la saison, & l'heure, & le moment;
Heureux encore la maison fortunée
Où j'ai brûlé pour Madame Bertrand.

Vous voyez bien, M. Tullius, que ce n'est point à Poulette.

M.me GUILLAUME, *avec impatience*.

Continuez donc.

Heureux cent fois le doux saisissement,

* *Imité du quarante-septieme Sonnet de Petrarque.* Benedetto sia 'l giorno e 'l mese e l'anno.

Qui me ravit quand je la vois sourire ;
Heureux ce mal qui me semble charmant,
Et qui m'enchante en causant mon martyre.

M.me GUILLAUME, *transportée.*

La jolie pensée !

Heureux les mots que ma main a tracés
Pour attacher les regards de ma belle ;
Heureux aussi les pleurs que j'ai versés ;

M.me GUILLAUME.

Que cela est tendre !

Oui, je lui jure une ardeur éternelle :
Si cet aveu trouve grace auprès d'elle,
Heureux mon cœur, tous ses maux sont passés.

M.me GUILLAUME.

Charmant, divin, délicieux !

VALERE.

Eh bien, Mesdames.

M.me BERTRAND.

Donnez-moi ces vers, Monsieur, ils justifient l'idée que j'avois de M. Fanfan, & le consentement que j'ai accordé aux propositions de Madame sa mere.

FANFAN, *tendrement & avec naïveté.*

Ah ! ma belle Dame, votre contentement me vaut tous les éloges, & mon esprit est votre bien ; car sans vous, je m'ignorerois encore.

M.me BERTRAND, *à Julie.*

Que dites-vous de ces vers, ma fille ?

JULIE.

Mon attention pour celui qui lisoit, m'a fait oublier l'éloge de l'ouvrage.

VALERE

Je vous sais gré de cette distraction, Mademoiselle, & l'Auteur n'y perd rien ; mais Madame Guillaume est toute rêveuse.

M.me GUILLAUME, *revenant à elle.*

C'est de plaisir, mon cher Monsieur, j'écoutois vos complimens à mon Fanfan, je restois en extase, car il n'en a jamais tant reçu. *avec transport, courant à son fils les bras ouverts.*) Embrasse ta mere mon garçon, tu as de l'esprit, & ton Précepteur n'est qu'une bête ; embrasse aussi ta prétendue.

FANFAN.

Oh ! de tout mon cœur, mais je n'ose pas qu'elle ne me le permette.

M.me GUILLAUME.

Et vas, nigaud, est-ce que tout n'est pas permis à un mari.

FANFAN

Oh ! puisque tout est permis. (*Il l'embrasse.*) Quel plaisir ! allez, ma belle Dame, vous n'en êtes pas quitte pour celui-ci, & je sens qu'avant qu'il soit peu, je vous en demanderai bien d'autres.

M.me GUILLAUME.

Mes enfans, ce n'est pas de ça qu'il s'agit, *le vin est tiré, faut le boire ; mettons les fers au feu, il ne faut pas tant de beure pour faire un quarteron.* Voila trois mariages à faire ; si vous avez un Notaire ici qu'on l'aille quérir, sinon qu'on aille autre part, en faut un ; qu'on dresse tous les contrats à la fois, & que tout soit baclé avant ce soir.

VALERE.

Pour moi, je suis de l'avis de Madame Guillaume.

POULETTE.

Et moi aussi.

M.me GUILLAUME.

Eh bien, ma brue, qu'en dites-vous ?

M.me BERTRAND.

Je vous laisse la maîtresse, Madame, mais je vous demande une grace.

M.me GUILLAUME, *précipitamment.*

Voyons vîte, qu'est-ce que c'est, parlez, je vous l'accorde.

M.me BERTRAND.

Je desirerois que M. Tullius ne partît point encore ; il a des dispositions pour le mariage, & je connois un parti qui lui conviendroit.

M.me GUILLAUME, *toujours précipitamment.*

Oh ! qu'il reste, & qu'il se marie ; il a de quoi vivre, ainsi qu'il s'arrange.

FANFAN.

Ma mere, défendez-lui toujours de m'ennuier d'avantage de son latin.

TULLIUS, *gravement, mais d'un ton humilié.*

Ne craignez rien, Monsieur, ce qui m'arrive aujourd'hui me dégoute des leçons, & j'y renonce pour toute ma vie. . .

JACQUELINE.

Je vous dispense aussi d'écrire des vers à Poulette.

POULETTE.

M. Tullius, que ceci ne vous afflige point, vous aurez votre revanche ; Madame est à présent chargée de l'éducation de M. Fanfan, attendez seulement le lendemain des nôces, & vous ne serez pas seul à convenir que dans bien des cas, l'Ecolier en sait plus que le Maître.

FIN.